Les Signes des Temps

„Quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche et à la porte.“ Matthieu 24 : 33.

8ME ANNÉE, NO. 1. BALE (SUISSE) JUILLET 1883. 85ME NUMÉRO.

Les Signes des Temps

JOURNAL MENSUEL

Publié par la

SOCIÉTÉ DES ADVENTISTES DU SEPTIÈME JOUR

COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ :

J.-N. ANDREWS - - - J. ERZENBERGER
PIERRE SCHILD.

PRIX D'ABONNEMENT CINQ FRANCS

Par An, ou par Volume de 12 Numéros.

—: BUREAU :—

Angle des rues WEIHERWEG et BELCHENSTRASSE.

S'Adresser (FRANCO) : M. J.-N. ANDREWS, Bureau des SIGNES DES TEMPS, Bâle, (Suisse.)—L'année de ce journal commence au mois de Juillet, mais on peut commencer l'abonnement à toute autre époque si on le désire.—Ceux qui veulent nous envoyer de l'argent pour notre journal ou pour des traités, peuvent, s'il leur est difficile d'envoyer un mandat, nous faire parvenir des timbres-poste suisses ou français, surtout lorsqu'il ne s'agit que de petites sommes.

Articles Variés.

LUTHER A WITTEMBERG.

PAR MME. E.-G. WHITE.

APRÈS que Luther eut passé deux ans au couvent des Augustins, il reçut la prêtrise, et une année plus tard il fut appelé comme professeur à l'Université de Wittemberg. Là il s'appliqua avec ardeur à l'étude des langues anciennes, particulièrement à celle de l'hébreu et du grec, afin de pouvoir étudier la Parole de Dieu dans les langues originales. Dans des leçons d'un genre tout nouveau, il se mit à expliquer la Bible. Le livre des Psaumes, les Evangiles et les Epîtres furent ouverts à l'intelligence d'une foule d'auditeurs avides de vérité. On vit accourir des étudiants de toutes les parties de l'Allemagne et même de l'étranger.

Staupitz, son ami et supérieur, l'engagea à monter en chaire et à y prêcher la Parole de Dieu. Mais Luther hésitait, se sentant indigne de parler au peuple au nom de Christ. Ce ne fut qu'après bien des jours de lutte qu'il céda aux sollicitations de ses amis.

La chaire où il commença à prêcher était une vieille tribune faite de planches grossières, qui était dans une chapelle si délabrée qu'on l'avait étayée de tous côtés pour l'empêcher de tomber. C'est là que la Réformation commença d'être prêchée. Lorsque Jésus vint au monde, il fut couché dans une crêche. Et l'Evangile ne fut point d'abord proclamé dans d'imposantes églises, mais sur le siége chancelant d'une barque de pêcheur, sur les pentes des montagnes, dans les plaines et sur les bords des chemins.

Luther était déjà fort dans la connaissance des Ecritures. et la grâce de Dieu reposait sur lui. Ses auditeurs étaient captivés par son éloquence entraînante; la clarté et la force avec lesquelles il présentait la vérité convainquaient leur intelligence, et sa grande ferveur touchait les cœurs. La petite chapelle ne put bientôt plus contenir la foule qui accourait à ses prédications, et il fut bientôt appelé à prêcher dans l'église paroissiale. Sa réputation se répandit tellement que Frédéric le Sage, électeur de Saxe, se rendit à Wittemberg pour l'entendre.

Luther était encore alors un vrai fils de l'église romaine et n'avait pas la pensée d'être jamais autre chose. Dans la providence de Dieu, il dut faire un voyage à Rome pour s'y occuper des intérêts de son ordre. Il fit ce voyage à pied, logeant dans les couvents qu'il trouvait sur sa route. Il franchit les Alpes, descend dans les fertiles plaines d'Italie, et son admiration grandit à mesure qu'il avance. Visitant un couvent en Lombardie, il y remarque la splendeur des appartements, la richesse des habits, le luxe de la table, la prodigalité partout. Il compare, avec un sentiment pénible, cette scène aux renoncements et aux peines de sa propre existence. Son esprit se remplit de perplexité.

Enfin, il voit de loin la ville aux sept collines. Avec une profonde émotion il se prosterne en terre en s'écriant: «Sainte Rome, je te salue!» Il pénètre dans la ville, se met à parcourir les églises, écoute les contes merveilleux répétés par les prêtres et les moines et accomplit toutes les pratiques et les cérémonies exigées. Partout il voit des scènes qui le remplissent d'étonnement et d'horreur. Il voit les mêmes scandales parmi le haut clergé que parmi le bas clergé. Il entend les prélats se moquer indécemment des plus pieuses pratiques, et leurs horribles profanations, même durant la messe. Il rencontre les mêmes débauches chez les moines que chez les bourgeois. De quelque côté qu'il se tourne, dans cette ville sainte, il ne voit que profanation et impiété. «C'est incroyable, dit-il, quels péchés et quelles atrocités se commettent à Rome. S'il y a un enfer, Rome est bâtie dessus. C'est un abîme d'où sortent tous les péchés.»

La dépravation révoltante et l'aveugle superstition qu'il vit de toutes parts le poussèrent à se rapprocher de Christ. Un jour que, sur ses genoux, Luther montait l'escalier de Pilate sur lequel rampent les pèlerins dans l'Eglise de St.-Jean de Latran il lui sembla entendre comme une voix de tonnerre qui lui disait: «Le juste vivra par la foi!» Il sauta sur ses pieds, rempli de honte et d'horreur, et s'enfuit du lieu témoin de sa folle dévotion. Ce texte fit sur lui une impression qui ne s'effaça jamais. Dès ce moment, il reconnut plus clairement qu'auparavant la folie qu'il y a de se confier à ses œuvres pour obtenir le salut; et la nécessité d'une foi constante dans les mérites de Christ. La vérité avait éclairé son entendement. Ses yeux avaient été dessillés et ne devaient plus se laisser éblouir et égarer par les tromperies sataniques de la papauté. Lorsqu'il eut tourné le dos à la ville, son cœur était également éloigné de Rome, et dès cet instant, la séparation devint toujours plus complète, jusqu'à ce qu'il se sépara complétement de l'autorité du pape.

Lorsque Luther fut âgé de vingt-neuf ans, il reçut à l'Université de Wittemberg le grade de Docteur en théologie. Il eut alors la liberté de se consacrer plus que jamais à l'étude des Ecritures qu'il aimait par dessus tout. Il avait fait le vœu solennel d'étudier soigneusement toute sa vie et de prêcher avec fidélité la Parole de Dieu ; non pas les maximes et les doctrines des papes. Il ne fut pas longtemps le simple moine ni le professeur de Wittemberg, mais le héraut autorisé de la Bible. Il avait été appelé à être le berger du peuple de Dieu qui était altéré et affamé de vérité.

Luther s'appuyait alors sur le vrai fondement, «les prophètes et les apôtres, Jésus-Christ lui-même étant la maîtresse pierre de l'angle.» Il déclarait positivement que les chrétiens ne devaient adopter d'autres doctrines que celles qui reposaient sur l'autorité des saintes Ecritures. A l'ouïe de ces paroles, qui sapaient les fondements mêmes de la suprématie papale, Rome s'émut. Elles renfermaient les principes vitaux de la Réformation. Dans la providence de Dieu, Luther devait alors se déclarer le réformateur de l'église. Il chercha à détourner l'esprit des étudiants des sophismes des philosophes et des théologiens, pour leur présenter les vérités éternelles prêchées par les prophètes et les apôtres. Il attaqua hardiment l'infidélité spéculative des savants et s'opposa à la philosophie et à la théologie qui s'étaient, depuis si longtemps, emparées de l'esprit du peuple. Il vit, comme nous le voyons de nos jours, le danger d'élever les théories et les pensées humaines au-dessus des vérités révélées de la Parole de Dieu. Il déclarait que de telles études étaient non-seulement inutiles, mais pernicieuses, que «les écrits des prophètes et des apôtres sont plus certains et plus sublimes que tous les sophismes et la théologie des écoles.» «Dans mon cœur, ajoutait-il, règne et doit régner seule la foi en mon Sauveur Jésus-Christ, qui seul est le commencement, le centre et la fin des pensées qui m'occupent jour et nuit.»

Il déclarait avec une parfaite sincérité que sa foi en Jésus était la base de son espérance, le commencement et la fin, le fondement et la couronne de gloire du plan du salut. On l'écoutait avec étonnement, lorsqu'il parlait de cette foi aux étudiants de l'université où aux auditeurs qui se pressaient dans l'église. Il détournait insensiblement et sûrement les esprits des élèves

et des auditeurs de la confiance aux hommes, quelques grandes que fussent leurs prétentions; il les détournait de la propre-justice pour les conduire à Christ.

Le fond de sa prédication était: Apprenez à connaître Christ, et Christ crucifié. Apprenez à désespérer de vos propres œuvres et criez au Seigneur Jésus: Tu es ma justice et je suis ton péché. Tu as pris ce qui était à moi, et tu m'as donné ce qui était à toi. Tu devins ce que tu n'étais pas afin que je devinsse ce que je n'étais pas.

C'est ainsi que, sans crainte, Luther annonçait fermement ces grandes vérités que les apôtres de Christ avaient proclamées avec une telle puissance. La voix de Paul, retentissant depuis des siècles, parla par Luther, démasquant les superstitions, réfutant l'erreur et déracinant l'hérésie.

Les prêtres et les prélats, professant d'être les interprêtres de la vérité divine, pervertissaient les Ecritures par leurs expositions erronées et leurs moyens détournés, tordant la Parole de Dieu pour en faire le soutien de leurs erreurs et de leurs traditions. Ils s'appliquaient à éloigner le peuple de la Bible, sachant bien que ceux qui l'auraient lue se seraient attachés à Christ et auraient perdu leur foi au pape et aux prêtres. La lumière qui procédait de la Parole de Dieu aurait détourné les esprits de la foi romaine.

Telle avait été l'expérience de Luther. En voyant la terrible apostasie et la corruption de l'église, il résolut d'être un fidèle économe de la Parole de Dieu, de faire part aux autres de ses saints enseignements dans leur pureté et leur simplicité. Il savait qu'aussi longtemps qu'on ne pourrait pas amener le peuple à recevoir la Parole de Dieu comme règle de la vie, il ne pourrait y avoir d'espérance de réforme. Il montra par conséquent à ses auditeurs que les Ecritures étaient les oracles de Dieu: communication divine qui leur était adressée comme s'ils entendaient la voix de Dieu leur parlant du ciel. Il leur montrait avec une grande ardeur l'importance d'acquérir par eux-mêmes une connaissance de la Parole de Dieu. La Bible fut écrite par des saints hommes sous l'inspiration de l'Esprit divin, et l'aide de ce même Esprit est indispensable pour comprendre ses enseignements. Elle doit être étudiée avec humilité et avec foi, avec une ferme confiance en son autorité suprême, et en demandant ardemment le secours de Dieu. Ce n'est que de cette manière qu'il est possible de discerner les choses spirituelles. Où la Parole de Dieu est étudiée ainsi, elle exerce une influence qui transforme les facultés mentales et morales; elle active et ennoblit l'intelligence; elle purifie l'âme et élève ainsi une barrière puissante contre le mal qui inonde le monde.

Luther ne se présenta pas avec des cérémonies humaines, des traditions et des fables, pour en imposer à la crédulité du peuple, mais avec la vérité et la force de Dieu afin d'éclairer leur entendement et délivrer leurs âmes de la servitude de la superstition et de la tyrannie du péché.

Il déclarait à ses auditeurs qu'ils devaient croire individuellement en Christ s'ils voulaient obtenir le salut par lui; que ni prêtre ni pape ne pouvait prendre la place de leur divin Médiateur; que ceux qui allaient à Jésus en se repentant de leurs péchés et en ayant la foi, pouvaient trouver le pardon et la paix; que sa justice leur serait imputée et que la sanctification est le fruit de la foi, dont le pouvoir régénérateur transforme l'âme à l'image de Christ. C'était par la foi en un Rédempteur crucifié que les âmes étaient sauvées au temps des apôtres; c'était par la même foi seulement que les âmes pouvaient être sauvées au temps de Luther. Il enseignait aux hommes qu'ils devaient se repentir devant Dieu dont ils avaient transgressé la sainte loi, et qu'ils devaient avoir foi en Christ dont le sang pouvait faire propitiation pour leurs péchés. Il leur démontrait que tous ceux qui étaient vraiment repentants demanderaient avec ardeur le secours de Dieu pour vaincre leurs mauvais penchants, et il leur démontrait aussi que la sincérité de leurs prières serait prouvée par l'énergie de leurs efforts à obéir à la loi de Dieu.

C'était certainement un précieux message que celui qu'apportait Luther aux foules avides qui étaient suspendues à ses paroles. Jamais auparavant de tels enseignements n'avaient frappé leurs oreilles. Les heureuses nouvelles de l'amour du Sauveur, l'assurance de pardon et de paix par le sang expiatoire, émouvaient leurs cœurs et leur inspiraient une espérance immortelle. Une lumière fut allumée à Wittemberg: ses rayons devaient s'étendre aux parties les plus éloignées de la terre; sa clarté devait augmenter jusqu'à la fin des temps.

SIGNES CÉLESTES

—DE—

L'APPROCHE DU GRAND JOUR.

PAR M. D.-T. TAYLOR.

PREMIER ARTICLE

NOTRE Seigneur, répondant à cette question des apôtres: «Quel sera le signe de ton avénement?» (Mat. 24 : 3), annonça l'apparition de signes dans le ciel pendant toute la période qui devait séparer sa première de sa seconde venue. Ces signes devraient surtout, par des répétitions toujours plus fréquentes et des manifestations toujours plus extraordinaires, marquer les dernières années de notre époque et annoncer hautement l'approche de sa seconde venue. Ce sont les suivants:

1. Obscurcissements solaires et lunaires. Marc 13 : 24.

2. Pluie d'étoiles. Marc 13 : 25.

3. Bruits et mugissements inaccoutumés des océans. Luc 21 : 25.

Ces signes groupés ensemble, nommés dans un ordre particulier et placés à une époque spéciale de l'histoire de l'Eglise, étaient sans nul doute destinés à marquer d'une manière saisissnte les dernières années de l'histoire de ce monde et sa fin subite causée par la venue du Seigneur. D'autres présages sinistres furent nommés: des convulsions de la nature et des calamités extraordinaires devaient avoir lieu (Mat. 24 : 7), de grands et terribles signes devaient paraître au ciel, (Luc 21 : 11) et devaient peut-être affliger la terre pendant des siècles.

Mais ces signes n'indiquent pas spécialement le dernier jour. Ils devaient être communs comme l'histoire montre qu'ils l'ont été; mais ils devaient revenir avec une vigueur et une fréquence significatives, à mesure que l'on approcherait de la fin. Nous n'avons pas l'intention de les considérer tous dans ce moment, nos limites ne nous permettant point de parler d'autre chose que du double obscurcissement que nous avons d'abord nommé plus haut. Dans quelque autre numéro, nous aurons peut-être le privilége de fournir d'abondantes preuves en faveur de ces derniers signes.

En réunissant les prophéties que notre Seigneur prononça dans le temple avec celles qu'il prononça sur la montagne, comme les trois Evangélistes les donnent—Mat. 24; Marc 13; Luc 21—et les envisageant comme des narrations variées d'un seul et même discours, nous continuerons de les examiner dans le principe de l'interprétation littérale, adopté par tout critique sérieux, comme la méthode primitive et fondamentale; afin de montrer avec quelle exactitude se sont accomplis les signes du prochain avénement et comment nous sommes parvenus dans une période où nous devons lever la tête et regarder en haut, car l'Eglise de Dieu peut être pleinement assurée que sa rédemption approche. Luc 21 : 28.

Considérant, dans l'ordre indiqué, les phénomènes donnés comme signes nous voyons:

1° L'obscurcissement du soleil et de la lune. L'histoire sacrée nous informe que, du temps de Moïse, d'épaisses ténèbres qui durèrent trois jours couvrirent le pays d'Egypte (Ex. 10: 21–23) et qu'au jour de la crucifixion de notre Seigneur à Jérusalem, il y eut des ténèbres sur tout le pays pendant l'espace de trois heures. Ceci arriva comme un présage, et par prédiction et ordre divins. On ne suppose pas en général que les ténèbres s'étendirent au-delà des frontières de l'Egypte. Aucune cause solaire ou météorologique n'y est attribuée.

Deux des évangélistes parlent de l'obscurité qui arriva à la crucifixion, sans faire allusion à sa cause. Mat. 27 : 45; Marc 15 : 33. Un troisième évangéliste ajoute: «Le soleil s'obscurcit.» Luc 23 : 44, 45. Nous devons comprendre que ces paroles se rapportent simplement à l'effet d'une cause naturelle ou surnaturelle, et on parle d'un effet semblable dans Apoc. 9 : 2, ou une cause déterminée et naturelle (une nuée de sauterelles) est indiquée; il est donc bien probable que la cause des obscurcissements solaires dans toutes les époques, n'est point due à quelque changement ou diminution de lumière dans le corps du soleil lui-même, mais plutôt à une obscurité atmosphérique, occasionnée par la présence d'épaisses vapeurs et d'exhalaisons, et peut-être par l'action de l'électricité solaire et cosmique répandue dans l'air.

Le verbe grec *skotistheesetai* rendu par *sera obscurci* ne peut dénoter un obscurcissement perpétuel. Tel n'est point son *usus loquendi* dans le Nouveau Testament. Et nous devons rejeter la manière de voir de ceux qui imaginent une oblitération de la lumière solaire. Cela, étant la cataclysme, n'en pourrait pas être le signe. Au contraire, les cas déjà cités, aussi bien que la signification du texte original nous enseignent la disparition temporaire de la lumière solaire afin de servir au divin but.

Des périodes d'obscurité de cette sorte sont notées dans l'histoire comme ayant eu lieu à Rome en Italie en l'an 187; dans l'Europe méridionale en 252; en Asie Mineure l'an 358; en Italie, l'an 394; à Rome, l'an 409; en Arabie, l'an 536; dans l'empire Romain, l'an 562; en Arabie, l'an 567 et en 626; à Tours l'an 733; dans l'Europe méridionale de 745–46; à Constantinople, l'an 775; en Angleterre, l'an 798; en Portugal, l'an 934; dans l'Europe l'an 1091; en Angleterre, l'an 1133; en Espagne, l'an 1206; en Autriche, l'an 1241; en Allemagne, l'an 1547; en Angleterre, l'an 1678; dans la Nouvelle Angleterre, l'an 1716; dans le Michigan, en 1762; dans la Nouvelle Angleterre, l'an 1780; en Europe et en Asie, l'an 1783; au Canada en 1785, et au Kentucky en 1789. On pourrait indiquer un nombre égal d'autres obscurcissements qui furent plus courts et eurent un caractère plus local; mais les 25 exemples nommés ci-dessus sont les plus importants de l'histoire.

Nous avons peu ou point de détails des obscurcissements qui ont eu lieu avant le

siècle passé. On ne cite guère que le fait d'un obscurcissement inusité. Auraient-ils pu être revêtus d'une importance comme signes quand nous en avons à peine aujourd'hui un récit authentique et pas un seul détail? Assurément non. Aussi comme nous le verrons, notre Seigneur ne les classe-t-il pas au nombre des signes.

Les périodes d'obscurcissements atmosphériques qui ont eu lieu depuis la grande Réformation sont des plus remarquables et particulièrement les six qu'on a observés dans les cent dernières années.

Dans ce dernier groupe se trouve le jour obscur de la Nouvelle-Angleterre et des environs, le 19 mai 1780, qui est un des plus extraordinaires de son espèce; c'est celui qui est le plus mentionné dans l'histoire, celui dont les écrivains, témoins occulaires, ont donné le plus de détails, dont on s'est souvenu le plus longtemps et qui a laissé dans l'esprit la plus solennelle impression. Cet obscurcissement solaire arriva soudainement et sans avertissement préalable; il dura tout un jour et la nuit suivante. A midi, la lumière était beaucoup plus faible que par un clair de lune, l'obscurité étant telle que des personnes qui étaient dans une chambre, dont les trois fenêtres étaient ouvertes au sud, ne voyaient pas assez clair pour lire dans un livre de grandeur ordinaire, ou se reconnaître les unes les autres. La nuit fut d'une noirceur si effrayante qu'une feuille de papier blanc tenue à quelques pouces des yeux, était aussi invisible que le velours le plus noir. L'obscurité s'étendit avec plus ou moins d'intensité sur un espace de 106,000 lieues carrées et fut éprouvée par une population instruite, civilisée et chrétienne d'environ 700,000 âmes. Nous devons noter à cet égard qu'aucun écrivain chrétien ou serviteur de Dieu n'a jamais parlé auparavant, dans tous les siècles passés, de l'apparition en aucune époque et dans aucun lieu, d'un obscurcissement solaire, le commentant comme signe de l'avénement de Christ. Et remarquez de même que dans une liste de ces phénomènes aussi complète que possible, il n'existe aucun rapport antérieur écrit dans les pages de l'histoire, d'une pleine lune enveloppée d'impénétrables ténèbres et refusant absolument de donner sa lumière. Ces faits devraient se graver profondément dans la mémoire du chrétien. En les contemplant nous nous écrions: C'est là son signal. Il n'est pas éloigné. «C'est un des prodiges prédits dans Mat. 24: 29», écrivait le révérend Elam Potter en 1780. «Nous avons vu une obscurité merveilleuse et alarmante dans le soleil et la lune», disait le révérend J. Spalding en 1796. Et dans le premier journal religieux publié en Amérique, en 1808, le Rév. E. Smith exprimait sa conviction que le «Jour Obscur» était le signe précurseur de la fin.

Le mystère entoure souvent un événement d'une profonde solennité. Le Jour Obscur fut et est encore un mystère. Nous citons à cet égard:

Le révérend Edward Bass, Dr. en Théol., premier Evêque de Vermont, qui, dans son journal (à Newburyport, Mass.), en date du 19 mai 1780, écrivait: «Ce jour est, de mémoire d'homme, le plus remarquable pour son obscurité. Prétendre en rendre compte pleinement et clairement serait avoir trop de prétention.»

M. Samuel Tenny, Dr. en Droit, écrivait à la Société d'Histoire en 1785: «Plusieurs sommités littéraires ont essayé de résoudre ce phénomène; et pourtant vous m'accorderez que, jusqu'à présent, aucune solution satisfaisante n'a encore paru.»

Noah Webster, Dr. en Droit, dit, en 1843, dans le *Herald* de New Heaven: «Je fus témoin du phénomène. Aucune cause satisfaisante n'y a été assignée.»

Le juge R. M. Devins, dans son ouvrage *Notre Premier Siècle*, page 89, dit que «ce fut un jour «merveilleusement obscur» et d'un «intérêt perpétuel», et qu'il reste «à peu près, si ce n'est entièrement, sans parallèle comme le plus mystérieux et jusqu'à présent le plus inexpliqué des phénomènes de la Nature, si variés pendant le siècle passé.»

Et finalement l'astronome Herschell écrit: «Le jour obscur du nord de l'Amérique, en 1780, fut un des phénomènes les plus étonnants de la nature, qu'on lira toujours avec intérêt, mais que la philosophie ne pourra jamais expliquer. Cité dans *Saint-Nicolas*.

Mystérieux, inexpliqué, solennel! Mais, expliqué à la lumière de la prédiction de notre Seigneur, combien c'est clair et plein de saisissant intérêt, d'espérance glorieuse pour l'Eglise qui veille!

Trois ans plus tard, et l'Europe, avec ses millions d'habitants, fut couverte de la mystérieuse nuée qui, quoique moins dense, dura plus longtemps et répandit partout la crainte et l'étonnement. Une brume, à laquelle on ne pouvait attribuer aucune cause, se répandit dans l'atmosphère, à travers tout le continent, jusqu'en Asie. Elle apparut au Danemark le 29 mai; atteignit la France le 14 juin, l'Italie le 16 juin, la Norvége le 22 juin, l'Autriche et la Suisse le 23 juin, la Suède le 24 juin et Moscou en Russie le 25 juin. Vers la fin du mois, elle avait couvert toute la Syrie, et le 18 juillet avait pénétré au cœur de l'Asie, dans les montagnes de l'Altaï. L'obscurité régna une grande partie de l'été, prêtant au soleil une couleur sombre et rougeâtre, et donnant au jour et à la nuit un aspect triste et mystérieux. L'atmosphère était remplie d'électricité et la nature était extrêmement bouleversée. Toutes les autorités déclarent que cela causa une «consternation universelle.» «Ce fut, dit le *Penny Magazine*, une année remarquable et de sinistre augure.» «On craignit beaucoup que la fin de toutes choses ne fût arrivée», écrivait E. King. Le Dr. Webster dit que les églises étaient partout remplies de foules alarmées implorant la miséricorde du ciel. Le professeur LeLand, astronome français, essaya de calmer les craintes du peuple en attribuant ce phénomène à des exhalaisons qui se seraient élevées de la terre, mais Webster et Humboldt rejettent cette solution donnée à ce mystère. La protestante Angleterre s'effraya de même, et Cowper écrivit que tous les éléments annonçaient le cataclysme général. C'est à cette obscurité inexplicable de l'air, du soleil et de la lune que le poète fait allusion dans un de ses ouvrages:

«Et la nature, d'un œil triste et éteint,
De toutes choses semble attendre la fin».

Nous avons vu que la science, rejetant toutes les causes naturelles, se tait concernant l'origine de ces obscurcissements solaires. Mais étant arrivé comme cela a eu lieu vers la fin d'une longue et sanguinaire période de martyres et de souffrances infligés à l'Eglise chrétienne, ils répondent bien aux paroles de notre Seigneur: «Et aussitôt APRÈS l'affliction de ces jours-là, le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière». Mat. 24:29. Remarquez que ce n'était point avant, ni durant la grande tribulation, mais immédiatement après et durant la période où elle était apaisée et abrégée (Vers. 22) que les obscurcissements du soleil et de la lune eurent lieu, revêtus maintenant, comme jamais aucun jour obscur ne le fut auparavant, du caractère de signes de l'approche de l'avénement de Christ. Le temps prédit où ces phénomènes devaient avoir lieu comme signes est ici localisé et défini. La terminaison de ces jours sanguinaires et cruels est le signal des avant-coureurs du Grand Roi. Maintenant l'Eglise peut construire l'édifice de ces signes avant-coureurs du second avénement. Il s'approche rapidement.

Limiter la grande tribulation, comme le font quelques critiques et commentateurs, aux calamités qui ont frappé les Juifs et leur ville pendant les années 64 et 73 ap. J.-C., est absurde et impossible. Une analyse attentive du discours de notre Seigneur montre qu'elle a été infligée, non à Israël, mais aux disciples de Christ. Nous devons appliquer cette effrayante prophétie à l'élévation et au règne de Rome, surtout sous sa forme papale (Dan. 7: 7, 21, 25), au long règne de la bête cruelle d'Apoc. 13: 5–10 à la carrière sanguinaire de la grande prostituée d'Apoc. 17: 1–6, qui est enivrée du sang des saints.

Cette tribulation comprend le sombre moyen âge, le règne de l'inquisition: soit près de six siècles. Elle embrasse la triste période de l'histoire de l'Eglise, du commencement de l'intolérance et des proscriptions au sixième siècle, à l'abolition légale de la torture comme mode de punition pour opinion personnelle, durant la moitié du dix-huitième siècle. C'est ici et ici seulement que nous trouvons dans l'histoire de l'humanité ce long chemin de souffrance par lequel durent passer les justes: la «grande tribulation.» Apoc. 7: 14.

Ces jours de souffrances devaient être abrégés. La Réformation l'accomplit en 1517, «à cause des élus». Une foi plus pure se répandit en Europe. Les puissances rejetèrent l'influence dominatrice de Rome. Un grand changement s'opéra dans un espace de 200 ans, de 1517 à 1717. Le sceptre de cette sanguinaire abomination qui avait désolé le temple de Dieu, le lieu saint, tomba lentement. 2 Thess. 2: 4; Mat. 24: 15. Pendant les 75 ans qui suivirent, on vit l'abolition de la torture; ensuite la papauté éprouva le jugement de Dieu; son bras droit—la France—fut paralysé; l'homme de péché fut écrasé. La liberté étendit ses ailes; le protestantisme s'empara du pouvoir; les longues et sanglantes années des martyrs prirent fin; et les paroles de Christ furent accomplies; car l'année 1759 vit le dernier cas d'emprisonnement pour religion en France. Le gouvernement condamna les Jésuites en 1762 et la dernière arrestation d'un ministre protestant eut lieu en l'an 1773. L'année 1781 vit le dernier auto-da-fé public et dans cette décade même la série grandiose des signes spéciaux commença. Le soleil fut obscurci et la lune refusa de donner sa lumière. Tous ceux qui lisent l'histoire savent que depuis l'année 1770 il n'y a point eu de persécution générale de l'Eglise de Christ. La relation intime qui existe entre la terminaison de la tribulation et l'obscurcissement du soleil et de la lune est fixée, et par cela même, la chronologie en est presque assurée et établie. Les âges de malheurs étant passés et la décade de signes célestes étant atteinte, il est commandé aux enfants de Dieu qui ont souffert si longtemps d'interpréter ces choses comme des preuves évidentes de l'approche du bienheureux avénement (Luc 21: 28), tandis que l'apparition de la série entière des présages doit montrer que sa venue est très-proche, même à la porte. Mat. 24: 33. Depuis les obscurcissements solaires de la décade 1780 à 1790, il n'apparut aucune période extra-

ordinaire ou prolongée d'obscurcissements solaires ou lunaires qui soit assez marquée pour être d'un intérêt général. Maintenant que nous avons la prophétie du Maître littéralement accomplie, quel besoin ou quelle propriété y aurait-il à tourner ses paroles en figures?

Bienheureuse Eglise du Dieu vivant! qui marche dans le sentier qu'illuminent les prophéties, en deçà de la longue période de tribulation et qui, ayant vu les signes divins attends maintenant dans la joie et l'allégresse, et veille confiante dans l'espérance glorieuse de voir apparaître l'Epoux Roi! Puisse-t-il être le privilége, comme c'est le devoir sacré de tous les chrétiens, de considérer leur chemin à cette lumière; et d'aider aussi à répandre cette heureuse nouvelle aux extrémités de la terre, afin que le pécheur soit averti de fuire la colère à venir et que le vrai croyant puisse joyeusement se ranger parmi les élus du Seigneur dans la conviction que leur rédemption approche. Dans les excellentes paroles de Martin Luther, «Christ prédit ces signes pour la consolation de ses disciples, avec l'intention qu'ils attendent sa venue dans une joyeuse espérance et le cœur rempli d'allégresse.»

LE RETOUR D'ISRAEL

—EN—

TERRE SAINTE.

QUATRIÈME ARTICLE.

I

L'ESPÉRANCE D'ISRAEL ÉTAIT AUSSI L'ESPÉRANCE DE ST.-PAUL.

MINISTRE.—Nous avons à étudier cette soirée le témoignage de la Bible concernant l'ESPÉRANCE d'Israël. Cette espérance repose sur ce que Dieu a promis à cette nation et renferme tout ce que Dieu tient en réserve pour Israël.

VISITEUR.—Je désire comprendre ce que cette espérance embrasse, et savoir *quand* et *comment* elle sera accomplie.

MIN.—Personne ne fut jamais plus profondément intéressé au salut d'Israël que St.-Paul. Il dit: «Car je désirerais moi-même d'être anathème à cause de Christ pour mes frères, qui sont mes parents selon la chair.» Rom. 9 : 3. Il est remarquable que l'espérance d'Israël ait été aussi l'espérance de St.-Paul. Il dit aux Juifs de Rome: «C'est pour ce sujet que je vous ai appelés pour vous voir et pour vous parler, car c'est à cause de l'espérance d'Israël que je suis lié de cette chaîne.» Act. 28 : 20. Il est évident que Paul s'attendait à obtenir sa part de ce que Dieu avait promis à Israël, de sorte que leur espérance était aussi son espérance.

VIS.—C'est un fait très-important en effet, car il montre que lorsque Dieu donnera à Israëlles choses qu'il a promises à cette nation, St.-Paul aurapart à ces promesses.

MIN.—L'apôtre parle d'une manière encore plus définitive concernant l'espérance d'Israël dans Actes 26:6–8: «Et maintenant je parais en jugement à cause de l'espérance que j'ai en la promesse que Dieu a faite à nos pères; à l'accomplissement de laquelle nos douze tribus, qui servent Dieu continuellement nuit et jour, espèrent de parvenir. C'est à cause de cette espérance, ô roi Agrippa! que je suis accusé par les Juifs. Quoi! jugez-vous incroyable que Dieu ressuscite les morts?» L'espérance d'Israël était donc l'espérance de St.-Paul.

VIS.—Mais comment les Juifs pouvaient-ils persécuter l'apôtre Paul à cause de son intérêt à l'espérance qui leur était également chère?

MIN.—Il n'est pas difficile d'en trouver la raison. St.-Paul croyait que Dieu avait fait des promesses spéciales au peuple d'Israël, et ces promesses étaient si précieuses qu'elles constituaient son espérance, aussi bien que leur espérance. Jusque là, il y avait entre les Juifs et lui un parfait accord. Mais quand Paul enseignait que ceux qui étaient Juifs au-dehors devaient le devenir également au-dedans (Rom. 2 : 28, 29), afin d'hériter les promesses, il offensait au suprême degré sa propre nation qui supposait que l'espérance d'Israël appartenait à Israël selon la chair, sans considération du caractère de ceux qui composaient cette nation. Les Juifs se croyaient être par nature les libres fils d'Abraham, et par conséquent les héritiers de l'héritage promis à Abraham. Mat. 3 : 9; Jean 8 : 33–35; Gal. 4 : 25. Mais Paul leur enseignait que, quoiqu'ils fussent les enfants d'Abraham (Rom. 9 : 6–9), ils étaient par nature les esclaves du péché et n'étaient point héritiers d'Abraham avant qu'ils fussent rachetés par le sang de Christ. Gal. 4 : 28–31; 3 : 29; Jean 8 : 36. Les Juifs soutenaient que tous les Israélites étaient héritiers de l'espérance d'Israël, mais Saint-Paul enseignait qu'aucun Israélite n'était héritier de cette espérance avant d'être né de nouveau.

VIS.—C'est précisément la question que nous devons essayer de décider. Tout Israélite doit-il être rétabli dans la Terre Sainte, ou n'y aura-t-il que ceux qui sont convertis à Dieu?

II

L'ESPÉRANCE D'ISRAEL SERA ACCOMPLIE A LA RÉSURRECTION.

MIN.—Nous devons être patients dans notre examen, car la Bible a beaucoup à dire à ce sujet, et nous désirons examiner tous ses témoignages. Nous avons appris par Actes 26 : 6–8 que l'espérance d'Israël repose sur la promesse faite aux pères, c'est-à-dire à Abraham, Isaac et Jacob. Cette promesse appartient à Abraham en personne, aussi bien qu'à sa postérité, et pourtant il n'a jamais reçu les biens promis. Act. 7 : 5. Les douze tribus n'avaient aucune autre espérance que de recevoir l'accomplissement de la promesse faite aux pères. Ceci montre que les prophètes n'ajoutèrent rien à la promesse que Dieu fit dans l'origine concernant la future gloire d'Israël. Les choses que ceux-ci ont prédites ne sont pas autres que celles que Dieu promit aux pères; et par conséquent l'espérance d'Israël était basée sur la promesse faite à Abraham. Nous ne devons pas oublier ce fait lorsque nous abordons l'étude des prophètes concernant la future gloire d'Israël. Nous verrons que la promesse est faite à tout pieux Hébreu, soit vivant, soit mort, et que tout Hébreu inconverti en est exclu.

VIS.—Alors, la promesse faite à Abraham ne peut être accomplie qu'à la résurrection des justes, car Abraham, Isaac et Jacob, Paul et les hommes pieux de toutes les générations y auront part, et ces personnes dorment du sommeil de la mort.

MIN.—St.-Paul parle très-distinctement à ce sujet. Ayant montré que l'espérance de la promesse faite aux pères était l'espérance des douze tribus et sa propre espérance personnelle, il ajoute: «Quoi! jugez-vous incroyable que Dieu ressuscite les morts?» Act. 26 : 8. La promesse faite à Abraham doit donc renfermer la résurrection à l'immortalité, et c'est ainsi qu'il était possible à Abraham et à Paul d'avoir part à cette espérance.

VIS. — Avez-vous d'autres témoignages pour montrer que l'espérance d'Israël se rapporte directement à la résurrection de ceux auxquels la promesse est faite?

MIN.—St.-Paul dit devant le conseil: «Je suis pharisien, fils de pharisien; je suis appelé en jugement au sujet de l'espérance et de la résurrection des morts.» Act. 23 : 6. Et il dit encore: «Ayant cette espérance en Dieu, que la résurrection des morts, tant des justes que des injustes, qu'ils attendent eux-mêmes aussi, arrivera.» Act. 24 : 15. Donc l'espérance d'Israël qu'attendaient également Abraham, les douze tribus et l'apôtre, ne peut être accomplie avant la résurrection des justes. Alors tout Israël sera sauvé, et tous ceux qui ne sont qu'Israël selon la chair trouveront qu'ils n'ont aucune part à cette bienheureuse espérance.

III

EZÉCHIEL CONFIRME LE TÉMOIGNAGE DE ST.-PAUL.

VIS.—Mais les prophètes enseignent-ils que le retour d'Israël en Terre Sainte doive être accompli par la résurrection des morts?

MIN.—Le prophète Ezéchiel eut une vision bien remarquable dans laquelle ce sujet lui fut ainsi présenté: «La main de l'Eternel fut sur moi, et l'Eternel me fit sortir en esprit, et il me posa au milieu d'une campagne, qui était pleine d'os. Et il me fit passer près d'eux tout autour; et voici, ils étaient en fort grand nombre sur le dessus de cette campagne, et ils étaient fort secs. Alors il me dit: Fils de l'homme, ces os-ci pourraient-ils bien revivre? Et je répondis: Seigneur Eternel, tu le sais.

«Alors il me dit: Prophétise sur ces os-ci, et leur dis: Vous, os qui êtes secs, écoutez la parole de l'Eternel. Ainsi a dit le Seigneur l'Eternel à ces os: Voici, je vais faire entrer l'esprit en vous, et vous revivrez. Et je mettrai des nerfs sur vous, je ferai croître de la chair sur vous, et j'étendrai sur vous de la peau; puis je mettrai l'esprit en vous, et vous revivrez, et vous saurez que je suis l'Eternel. Alors je prophétisai, comme il m'avait été commandé; et sitôt que j'eus prophétisé, il se fit un bruit, puis un tremblement, et ces os s'approchèrent l'un de l'autre. Et je regardai, et voici, il se forma des nerfs sur eux, et il y crut de la chair, et et la peau y fut étendue par-dessus; mais l'esprit n'y était point. Alors il me dit: Prophétise, t'adressant à l'esprit, toi, fils de l'homme, et dis à l'esprit: Ainsi a dit le Seigneur l'Eternel: Esprit, viens des quatre vents, et souffle sur ces tués, et qu'ils revivent. Je prophétisai donc, comme il m'avait commandé, et l'esprit entra en eux, et ils revécurent et se tinrent sur leurs pieds, et ils faisaient une fort grande armée.» Ezéchiel 37 : 1–10.

VIS.—Ceci parait décrire la résurrection, mais comment pouvons-nous savoir que ce l'est en effet? et si la résurrection est ici prédite, quelles sont les personnes qui doivent ressusciter?

MIN.—Aussitôt que la vision fut présentée au prophète, l'interprétation lui fut ainsi donnée: «Alors il me dit: Fils de l'homme, ces os sont toute la maison d'Israël. Voici, ils disent: Nos os sont devenus secs, et notre attente est perdue; c'en est fait de nous. C'est pourquoi prophétise, et leur dis: Ainsi a dit le Seigneur l'Eternel: Mon peuple, voici je vais ouvrir vos sépulcres, et je vous tirerai hors de vos sépulcres, et vous ferai rentrer dans la terre d'Israël. Et vous, mon peuple, vous saurez que je suis l'Eternel, quand j'aurai ouvert vos sépulcres, et que je vous aurai tirés hors de vos sépulcres. Et je mettrai mon Esprit en vous, et vous revivrez, et je vous poserai sur votre terre; et

vous saurez que moi, qui suis l'Eternel, aurai parlé, et que je l'aurai fait, dit l'Eternel.» Ezéch. 37 : 11–14.

Ces choses sont rendues certaines par cette interprétation donnée par l'ange. 1° Que ces os que le prophète vit en vision représentaient toute la maison d'Israël. 2° Que la vision elle-même représente le fait que Dieu ouvrira les tombes de son peuple et les ressuscitera des morts. 3° Qu'après qu'ils auront été ainsi ressuscités des morts, ils seront rétablis dans leur propre pays.

VIS.—Alors St.-Paul était parfaitement d'accord avec Ezéchiel, lorsqu'il enseignait que l'espérance d'Israël devait être accomplie par la résurrection des morts.

MIN.—A moins qu'il ne doive y avoir deux futures restaurations d'Israël dans la Terre Sainte, nous pouvons être certains que ce peuple ne retournera dans ce pays qu'après la résurrection, au second avénement de Christ, et que tous ceux qui y retourneront seront des hommes justes.

VIS. — Je désire apprendre maintenant pourquoi Israël perdit la Terre Sainte.

MIN.—Si Dieu le permet, nous étudierons cette question dans notre prochaine entrevue.

Tempérance

Et je mis devant les enfants de la maison des Récabites des gobelets pleins de vin, et des tasses, et je leur dis : Buvez du vin. Et ils répondirent : NOUS NE BOIRONS POINT DE VIN. Jér. 35 : 5, 6.

NOTRE PLAIE NATIONALE.

PAR LE RÉV. ALFRED TAYLOR.

Discours adressé aux UNIONS CHRÉTIENNES DE JEUNES GENS, assemblées à Philadelphie Etats-Unis d'Amérique.

NOUS avons une grande œuvre à accomplir ; une œuvre spéciale qui doit se faire tout de suite, une œuvre dans laquelle tous les jeunes gens peuvent faire quelque chose ; une œuvre qui ne pourra jamais être aussi bien faite que maintenant.

Il nous reste une grande plaie nationale à combattre et à vaincre. La force de l'intérêt que l'on éprouve pour les boissons fortes doit être brisée. La propagation de l'ivrognerie doit être arrêtée, sinon nous sommes perdus.

L'abolition de l'ivrognerie et la réforme des ivrognes est une œuvre digne de Celui dont nous portons le nom. Comment pouvons-nous avancer cette œuvre ?

1. Que tout jeune homme donne l'exemple de l'abstinence de toute boisson forte.

Un homme en santé n'a jamais besoin d'user de liqueurs fortes. Elles ne fortifient pas les membres ; elles n'éclaircissent pas la tête ; encore moins la vue ; elles n'affermissent pas les jambes ; elles ne rendent pas l'homme qui en use plus laborieux, plus utile, plus aimant, ou plus digne de la société. Elles ne le civilisent pas non plus.

Même lorsqu'on est malade, il vaut mieux ne point boire de liqueurs fortes ou en user avec ménagement et seulement lorsque le médecin le prescrit positivement. Beaucoup d'hommes deviennent ivrognes en continuant de faire usage, comme breuvage, de liqueurs enivrantes, prescrites comme médecines. Jeunes gens, vous ne continuez pas ainsi à faire usage de sel anglais, d'huile de foie de morue ou de sinapismes, après que vous êtes relevés de maladie.

Il est dangereux de boire des liqueurs. Il est noble de s'en abstenir par crainte de la tentation. La tentation se présente partout. Au restaurant où nous prenons notre dîner, la bouteille de poison est en face de nous, comme une batterie postée pour nous détruire ; dans les réunions de sociétés, un mélange d'alcool et de teinture de bois de campêche, portant le nom d'un vin fameux, nous est présenté sous le couvert de l'hospitalité et de l'amitié ; aux repas de noce, on nous offre quelque mélange enivrant, et on nous dit que si nous n'en buvons pas, nous nous rendons coupables de grossièreté ; dans l'armoire de famille, le flacon d'eau-de-vie ou la bouteille de méprisables *bitters*, invite à prendre une habitude qui sera à la fin plus amère que le fiel.

Si, par votre abstinence à faire usage de liqueurs fortes vous pouvez empêcher un ami ou un frère de devenir ivrogne, le sacrifice que vous ferez du plaisir d'avaler d'impurs stimulants n'aura pas été vain.

2. Agissez avec beaucoup de charité envers l'ivrogne.

On a la disposition générale d'agacer le pauvre homme, de lui parler durement, ou au moins de le laisser seul, comme un spécimen dégradé de l'humanité. On a tort. Il est vrai qu'il est abruti à cause de sa bestiale passion ; mais cette passion a été excitée chez lui par le marchand de boissons ; on a laissé le débiteur de boissons fortes poursuivre son commerce diabolique, sans que les chrétiens l'en empêchassent autrement que par de légères et occasionnelles remontrances. Quelque déchu qu'il soit, l'ivrogne est notre frère. Nous ne pouvons point nous décharger de notre responsabilité en disant : «Suis-je le gardien de mon frère ?» Notre devoir est de faire tout ce qui est en notre pouvoir pour le ramener à une vie décente et chrétienne, et ce que nous faisons doit être fait dans l'esprit de notre Maître.

3. Aidez à abolir le commerce de l'eau-de-vie.

Ses profits ont été si grands qu'il est devenu une puissance dans le pays. Il n'est point d'horreur si grande qu'il ne puisse commettre. Pour le gain, il fait marchandise des âmes de ses victimes ; il ruine les familles ; il détruit la paix dans les ménages ; il fait des veuves et des orphelins ; il remplit les maisons de charité, les prisons et les pénitenciers. Il remplit les cimetières de ses victimes. Non-seulement il influence les assemblées politiques et les élections, mais il est protégé par la loi au point que, tandis qu'il lui est permis de tuer les hommes, les malheureuses veuves n'ont aucun recours contre le destructeur de leur bonheur.

Le commerce des esclaves était une mauvaise chose. Troquer l'âme d'un homme contre quelques verres d'une misérable boisson est plus abominable encore que de vendre son corps aux enchères. De même que l'on regardait comme maudit le marchand d'esclave, que la société témoigne son mépris au fabricant et au vendeur, soit en gros soit en détail, de cette perdition distillée, jusqu'à ce que tout débitant de ce poison soit, par la force de l'opinion publique, si ce n'est par la loi, arraché à cette vie de crimes et de mauvaise foi pour s'occuper d'un commerce honnête quelconque sur lequel il puisse justement demander la bénédiction de Dieu A cette fin, nous devons :

4. Pousser les populations à agir.

Certains signes semblent montrer que le peuple commence à envisager cette question autrement qu'auparavant. On écoute des conférences à ce sujet comme on ne l'eût jamais fait il y a quelques années, et on se rend en foule dans les réunions de tempérance. Nous n'osons et ne devons pas négliger un moment si favorable pour poursuivre une œuvre si opportune.

Quel est donc notre devoir ?

Employer tout effort individuel par l'exemple personnel, en écrivant et en parlant pour la réforme des ivrognes et l'abolition de l'ivrognerie.

Travailler comme sociétés chrétiennes à émouvoir le peuple par des assemblées publiques ou autrement. Aucune œuvre n'est mieux comprise dans la sphère des Unions Chrétiennes de Jeunes Gens que celle-là Aucune œuvre ne peut se faire avec plus d'empressement. Aucune œuvre ne promet des résultats meilleurs et plus prompts.

Ouvrez vos salles et vos églises. Invitez les gens aux assemblées. Faites appel à vos meilleurs orateurs—ministres, avocats, hommes d'Etat, marchands, écrivains—quiconque a le cœur et la tête pour parler, et une voix qui commande l'attention du public. Persuadez aux hommes et aux femmes qu'il y a une grande œuvre à accomplir, et montrez-leur comment ils doivent agir.

L'esclavage et les marchands d'esclaves sont *morts !* Dieu hâta leur mort d'une manière qu'on n'aurait osé espérer. Une lutte persévérante, et une poursuite courageuse par la puissance de Dieu, peut amener cette malédiction de l'ivrognerie, encore dix fois plus pernicieuse, à une complète défaite. Ne cessons jamais de prier et de travailler pour arriver à cette fin, jusqu'à ce qu'on ait soulevé à un tel degré l'enthousiasme du peuple que des lois soient décrétées qui fassent écrouler cette relique de barbarisme, disparaître cette tache de notre civilisation dans la même fosse dans laquelle l'esclavage a été enterré.

« *Veillez, demeurez fermes dans la foi, agissez courageusement, fortifiez-vous !*»

A LA JEUNESSE.

HISTOIRE DE JULES-CÉSAR.

PAR M. JACOB ABBOTT.

TRIOMPHE FINAL DE SYLLA.

RETOUR DE SYLLA - MASSACRES - CARACTÈRE DE L'HOMME - COMMENT LES ÉDIFICES DE ROME FURENT BATIES - HAINE DE SYLLA CONTRE CÉSAR - CÉSAR REFUSE DE REPUDIER SA FEMME - SA FUITE - ETC.

MARIUS laissait un fils portant le même nom que lui et qui tenta de conserver pour lui la puissance de son père. Mais Sylla, qui avait mené à bonne fin la guerre qu'il entreprit contre Mithridate, revenait d'Asie et il était évident que l'on devait s'attendre à une terrible lutte. Sylla avançait triomphant à travers l'empire, tandis que Marius le jeune et ses partisans concentraient leurs forces autour de la ville et préparaient la défense. Le peuple de Rome était divisé ; le parti aristocratique embrassait la cause de Sylla, tandis que le parti populaire était du côté de Marius. Les partis politiques s'élèvent et tombent dans presque toutes les époques du monde en fluctuations alternatives, comme celles des marées. La faction dont Marius était le chef avait eu son ascendant pendant quelque temps ; son tour était venu de tomber pour faire place à un autre.

Sylla trouva donc que les circonstances favorisaient alors son parti et qu'il lui serait facile de reconquérir la puissance. Il détruisit les armées qu'on envoya pour arrêter sa marche. Il enferma le jeune Marius dans une ville proche de Rome, où il avait essayé de chercher un refuge, et il s'avança sur Rome dont il prit aussitôt possession.

Là il renouvela les horribles scènes de massacre et de meurtre dont Marius s'était rendu coupable, allant même plus loin, comme cela se voit souvent dans l'accomplisse-

ment des crimes. Il fit publier des listes portant les noms de ceux qu'il vouait à la mort; et les pauvres victimes de sa vengeance étaient poursuivies pas ses soldats et tuées jusque dans leurs maisons, ou sur les places publiques, ou dans quelque autre lieu qu'on les trouvât. Ceux qui n'ont pas été témoins des horreurs et des massacres d'une guerre civile, peuvent difficilement concevoir les scènes effrayantes qui ensanglantèrent cette grande ville. Sylla lui-même poursuivait ses massacres avec l'air froid et indifférent d'un offcier d'Etat qui accomplirait les devoirs les plus ordinaires de sa charge.

Un jour qu'il avait fait réunir les membres du Sénat et qu'il parlait à cette assemblée, on entendit tout à coup de grands cris de détresse dans les rues voisines; c'étaient des cris de gens que les soldats massacraient. A ces cris, les sénateurs tressaillirent d'horreur. Sylla, d'un air très-calme et indifférent, invita les membres de l'assemblée à l'écouter et à ne point faire attention à ce qui se passait ailleurs. Les cris que vous entendez, dit-il, sont ceux de perturbateurs de la paix publique que j'ai fait châtier par mes soldats.

Sylla ne se borna point à poursuivre dans la ville de Rome ceux qui avaient pris une part active contre lui. Ses ordres sanguinaires furent envoyés dans les villes et les provinces éloignées, répandant en tout lieu la terreur et le deuil. Quelque terribles que fussent ces exécutions, il nous est possible d'en exagérer l'étendue. En lisant l'histoire des guerres civiles sous Marius et Sylla, on pourrait s'imaginer que toute la population du pays était partagée en deux camps ennemis se battant et se massacrant les uns les autres. Mais rien de pareil ne saurait être vrai. Il n'y a évidemment, après tout, qu'une faible partie d'une population nombreuse qui puisse jamais s'adonner personnellement et activement à ces actes violents et sanguinaires. L'homme n'est point naturellement une bête féroce. Au contraire, il aime généralement à vivre en paix et en repos, à cultiver ses terres et prendre soin de ses troupeaux, et jouir des bienfaits d'une vie paisible et sans inquiétude. Il n'y en a comparativement qu'un petit nombre, dans tous les temps et dans toutes les nations, dont la passion de l'ambition, de la haine ou l'esprit de vengeance deviennent si forts qu'ils aiment à verser le sang et à faire la guerre. Mais lorsqu'ils ont le pouvoir entre leurs mains, ils se jettent sans cause et sans pitié sur les autres. Un tigre humain, dont la férocité est armée d'une épée, tyrannise à sa guise plus de cent hommes tranquilles qui n'ont d'autres armes que la houlette du berger et ne demandent que de vivre en paix avec leurs femmes et leurs enfants.

Ainsi, tandis que Marius et Sylla, à la tête de quelque cent mille hommes déterminés, portaient la terreur et la consternation partout où ils allaient, il y avait dans l'empire romain des millions de pâtres et de cultivateurs qui habitaient en paix et en repos, autant qu'ils pouvaient le désirer, cultivant leurs terres partout où pouvait croître le blé ou pousser l'herbe. C'est en imposant et en pillant les produits de leur labeur que généraux et soldats, consuls, prétoriens et proconsuls remplissaient leurs trésors, nourrissaient leurs troupes et payaient ceux qui leur fabriquaient des armes. C'est avec ces profits qu'ils bâtirent les grands édifices de la ville de Rome et en ornèrent les environs de somptueuses villas. Comme ils avaient la puissance et les armes entre leurs mains, les hommes paisibles et industrieux n'avaient d'autre alternative que de se soumettre. Ils poursuivaient leurs travaux aussi bien qu'ils le pouvaient, supportant patiemment chaque interruption et retournant de nouveau à leurs champs aussitôt que l'armée désolatrice avait passé et, sans se plaindre inutilement, réparaient les dégâts causés par la violence et les pertes que le pillage leur avait fait éprouver. Ils regardaient un gouvernement armé comme une affliction nécessaire et inévitable de l'humanité et se soumettaient à ses rigueurs pernicieuses comme ils se seraient soumis à un tremblement de terre ou à une peste. Les cultivateurs du sol ont la vie plus facile de nos jours. Ils ont le pouvoir entre leurs mains et ils veillent soigneusement à prévenir l'organisation des hordes armées pareilles à celles qui répandaient la terreur parmi les habitants paisibles de l'Europe, dès les premiers temps historiques à nos jours.

Lorsque Sylla revint à Rome et y prit possession du pouvoir suprême, il examina la liste des hommes d'Etat et fut d'abord embarrassé et indécis quant à ce qu'il devait faire à l'égard d'un homme qui se trouvait sur la liste. C'était Jules-César: le sujet de cette histoire. César était patricien de naissance, descendant d'une longue ligne de nobles ancêtres. Il y avait eu avant cette époque un grand nombre de Césars qui avaient occupé les plus hautes charges dans l'Etat, et plusieurs d'entre eux avaient été rendus célèbres par l'histoire. Il appartenait donc naturellement au parti de Sylla, puisque ce dernier représentait le parti des patriciens. Mais alors, César avait eu quelque inclination pour le parti de Marius. Ce dernier avait épousé sa tante, et César lui-même avait épousé la fille de Cinna qui avait été pour Marius un aide et ami des plus actifs et puissants. César était alors un tout jeune homme; il avait un caractère ardent et intrépide, quoiqu'il n'eût jusqu'alors pris aucune part aux affaires publiques. Sylla parut l'oublier un moment; mais après quelque temps, il était sur le point de l'inscrire sur la liste des proscrits. Quelques nobles qui étaient à la fois amis de Sylla et de César, intercédèrent en faveur du jeune homme. Sylla céda à leur requête, ou plutôt suspendit sa décision et envoya à César l'ordre de répudier sa femme, la fille de Cinna. Son nom était Cornélie. César refusa absolument de répudier sa femme. Il fut influencé en partie par l'affection qu'il portait à Cornélie, et en partie par un esprit indomptable et insoumis qui formait dès son enfance un des traits de son caractère, et qui le poussa toute sa vie à braver les plus grands dangers, plutôt que de céder lui-même. César savait très-bien que lorsque son refus serait rapporté à Sylla, ce dernier donnerait aussitôt l'ordre de le mettre à mort; c'est pourquoi il s'enfuit. Sylla le dépouilla de tous ses titres et de toutes ses charges, confisqua la fortune de sa femme et son propre patrimoine et mit son nom sur la liste des ennemis publics. César devint ainsi fugitif et exilé. Les aventures qu'il rencontra dans ses pérégrinations seront décrites dans les articles suivants.

Sylla possédait alors le pouvoir absolu. Il était maître de Rome et de toutes les contrées sur lesquelles Rome dominait. Pourtant il n'était point encore revêtu de la charge de magistrat; c'était simplement un général revenu victorieux de sa campagne d'Asie et mettant à mort quelque peu irrégulièrement, il est vrai, par une sorte de loi martiale les personnes qu'il trouvait, comme il le disait, troublant la paix publique. Après avoir entièrement dépouillé ses ennemis du pouvoir, il abdiqua publiquement la puissance militaire et se soumit à l'autorité des lois. Il se plaça ostensiblement à la disposition du Sénat. On le nomma dictateur, ce qui le revêtait d'un pouvoir absolu et illimité. Il garda cette charge qui est l'apogée de l'ambition mondaine, un peu de temps, puis il abdiqua la dictature et consacra le reste de ses jours aux recherches littéraires et au plaisir. Tout monstre qu'il était, dans les cruautés dont il usait envers ses ennemis politiques, il avait néanmoins un esprit cultivé et poli et prit un vif intérêt aux progrès de la littérature et des arts.

La lutte entre Marius et Sylla, en tenant compte de tout ce qui peut grandir une telle querelle, est estimée comme la plus grande querelle personnelle que l'histoire du monde ait jamais enregistrée. Son origine fut la simple rivalité personnelle de deux hommes ambitieux. Elle embrassa dans ses conséquences la paix et le bonheur du monde. Dans leurs luttes inconsidérées, ces fiers combattants foulèrent aux pieds tout ce qui se trouvait sur leur chemin et détruisirent sans miséricorde, chacun à son tour, tout ce qui s'opposait à leur ambition. On a jusqu'ici toujours maudit leurs crimes, mais on n'a jamais cessé d'admirer l'énergie effrayante et presque surhumaine avec laquelle ils les ont commis.

VIE DE JOHN NELSON

UN DES COLLABORATEURS DE JOHN WESLEY.

CHAPITRE II.

Il y avait plusieurs années que nous demeurions à Londres, lorsque la santé de ma femme parut décliner. Nous convînmes alors qu'elle s'en irait demeurer à la campagne avec nos deux enfants et que je les rejoindrais plus tard. C'est ce que je fis quelque temps après; mais je n'avais de repos ni jour ni nuit, de sorte que je résolus de retourner à Londres. On me demandait pourquoi je ne voulais pas demeurer à la maison, pouvant travailler là aussi bien que partout ailleurs. Je répondais que j'avais à apprendre quelque chose que je n'avais pas encore appris; mais je ne savais pas que c'était la grande leçon d'amour pour Dieu et pour les hommes. Lorsque j'arrivai, je trouvai aussitôt de l'ouvrage et toutes mes entreprises prospérèrent. Je commençai alors à considérer ce qui me manquait pour que je fusse heureux; car j'étais encore comme un homme qui, dans un désert aride ne sait trouver un chemin pour en sortir. Je pensais en moi-même: Que puis-je désirer que je n'aie point? Je jouis d'une bonne santé; j'ai une épouse aussi bonne que je ne puis désirer; je suis vêtu aussi bien que je ne le puis souhaiter; j'ai plus d'argent qu'il ne m'en faut pour mes dépenses. Pourtant j'erre d'un bout du royaume à l'autre, cherchant un repos que je ne puis trouver. Alors, considérant l'emploi que j'avais fait des trente années pendant lesquelles j'avais vécu, je m'écriai: Ne vaudrait-il pas mieux être une brute ou mourir que de vivre encore trente années de cette manière-là. Lorsque je considérai qu'après une vie si agitée je devais rendre compte de mes actions à Dieu qui connaissait toutes mes pensées, mes paroles et mes actes, je m'écriai: Que ne suis-je jamais né! car je craignais que le jour de grâce ne fût passé parce que j'avais fait tant de résolutions que j'avais ensuite violées. Pourtant je pensai que j'essayerais encore une fois en me disant que Dieu n'avait certainement pas créé l'homme pour l'abandonner au désespoir; qu'il devait y avoir dans la religion

quelque chose que je ne connaissais point pour satisfaire le vide de l'âme, sans quoi l'homme serait dans un pire état que les bêtes qui périssent. Dans toutes ces incertitudes, je n'avais personne à qui je pusse communiquer mes doutes; c'est pourquoi, lorsque j'avais fini mon travail, j'errais çà et là dans les champs, méditant ce que je pouvais faire pour mon âme.

J'allai d'une église à l'autre, mais je ne trouvai point de repos. Un ministre de St.-Paul prêchait que l'homme devait remplir ses devoirs envers Dieu et envers le prochain, et que lorsqu'un tel homme serait sur son lit de mort, il éprouverait une grande joie d'avoir bien employé sa vie. Mais ce sermon faillit m'anéantir; car, en jetant mes regards en arrière, je ne trouvais pas un seul jour où je n'avais négligé de faire quelque bien et où je n'avais fait quelque chose de mal. J'étais si loin d'avoir bien employé ma vie que s'il m'avait fallu un seul jour bien employé pour sauver mon âme, j'aurais été damné pour l'éternité. Oh quel coup ce sermon ne fut-t-il pas pour mon âme souffrante! Cela me fit souhaiter d'avoir eu pour tombeau le sein de ma mère.

Après cela, j'entendis un autre sermon où le prédicateur recommanda tous les devoirs de la vie chrétienne. Il dit que depuis la chute, l'homme ne pouvait accomplir parfaitement la volonté de son Maître; mais que Dieu exige qu'il fasse tout ce qui est en son pouvoir, et que Christ accomplirait le reste; mais que si l'homme ne faisait pas tout ce qu'il pouvait, il devait inévitablement périr, car, s'il n'avait pas accompli sa tâche et fait tout ce qui était en son pouvoir, il n'avait pas le droit de compter sur les mérites de Christ. Alors je pensai que toute âme devait être damnée, et non-seulement moi; car je ne croyais pas qu'une personne d'âge mûr eût jamais vécu deux ans en faisant tout le bien qu'elle pouvait et en évitant tout le mal possible. J'en conclus donc que personne ne pouvait être sauvé sauf les petits enfants. Combien ma pauvre âme ne fut-elle pas affligée par cette triste doctrine!

Je voulus essayer d'entendre les prédicateurs dissidents de diverses dénominations, mais ce fut inutile; j'allai auprès des catholiques romains, mais je fus bientôt blasé par les cérémonies de leur culte. Je me rendis chez les Quakers, et je priai Dieu de ne point permettre que le pauvre aveugle perdit son chemin, mais qu'il m'unit à ceux qui le servaient en esprit et en vérité. Je ne me souciais pas du nom qu'ils portaient, ni de ce que j'aurais à souffrir sur la terre, moyennant qu'à la fin je fusse sauvé. J'allai les entendre chaque dimanche pendant l'espace de trois mois. Ce qui me fit agir ainsi, ce fut l'espoir d'en obtenir quelque soulagement; car au commencement j'en entendis un parler de l'état où je me trouvais; mais il n'indiqua aucun remède. J'avais essayé partout, excepté chez les Juifs, et je pensai qu'il ne me servirait à rien d'aller auprès d'eux. Je résolus donc de retourner à l'église, de lire et de prier, que je périsse ou non. Mais je fus surpris, lorsque j'assistai aux prières du matin, de voir que je m'étais moqué de Dieu toute ma vie en demandant des choses que je n'attendais pas ou que je ne désirais pas. Je pensais que personne n'avait pu être aussi ignorant que je l'avais été, ni aussi coupable de s'approcher de Dieu des lèvres, quand le cœur est si éloigné de lui.

Au printemps, M. Whitefield arriva à Moorfields, et je m'y rendis pour l'entendre. Il fut pour moi comme un homme «de belle voix, et qui résonnait bien»; car sa prédication me plut tellement que j'étais prêt à le défendre contre quiconque l'aurait interrompu. Mais je ne le compris pas, quoique l'ayant entendu plus de vingt fois; pourtant j'eus quelque espoir, et je fus encouragé à prier et à employer mes heures de loisir à lire les Ecritures. Mais je me disais parfois, lorsque je lisais ma Bible, que si personne n'était chrétien que ceux qui étaient semblables aux enfants de Dieu tels que les décrivaient St.-Jean et St.-Paul, je ne connaissais personne qui fût chrétien, ni à la ville, ni à la campagne. Je m'écriais: si les choses sont ainsi, je ne suis pas plus chrétien qu'un démon et j'avais peu d'espoir d'être jamais sauvé. Dans cette perplexité, j'avais de la peine à dormir; j'étais heureux lorsque je pouvais dormir quatre heures par nuit. Il me semblait dans mes insomnies que je tombais dans quelque horrible gouffre; d'autre fois je songeais que je luttais avec Satan, et je me réveillais en transpiration et fatigué comme si je m'étais réellement battu. Pourtant je travaillai pendant tout ce temps avec plus d'intelligence et de force que jamais, et ce fut un encouragement pour moi. Je ne communiquai en ce moment rien de ce qui se passait en moi à personne, ni par paroles, ni par lettre; mais j'étais comme un oiseau errant chassé du nid, jusqu'à ce que M. John Wesley vint prêcher son premier sermon à Moorfields. Oh, quelle journée bénie ce fut pour mon âme! Aussitôt qu'il eut pris place en chaire, il tourna son regard du côté où je me tenais et je crus qu'il arrêtait les yeux sur moi; son air me frappa tellement que bien avant de l'entendre parler, mon cœur battait avec violence; et lorsqu'il prêcha, il me semblait que tout son discours s'adressait à moi. Lorsqu'il eut fini, je me dis: Cet homme peut dire les secrets de mon cœur; il ne m'a pas laissé dans l'état où j'étais, car il m'a montré le remède, le sang de Jésus-Christ; alors mon âme fut remplie de consolation, dans l'espérance que Dieu, pour l'amour de Christ, me sauverait. Il ne m'arriva plus de douter, comme je l'avais fait auparavant. C'était vers la fin de l'été, environ trois semaines après la Saint Michel, que je trouvai la paix de Dieu; pourtant j'allai l'entendre aussi souvent que je pus, sans négliger mon travail. J'avais plusieurs transports de joie lorsque j'étais en prière et à la table du Seigneur, mais ils étaient courts et souvent suivis de quelque coupable tentation.

Alors toutes mes connaissances vinrent me trouver pour m'engager à ne pas aller trop loin en religion, sans quoi je serais incapable de travailler et je laisserais ma famille dans la gêne et la pauvreté; elles auraient désiré que je n'eusse jamais entendu M. Wesley, car elles craignaient que ce ne fût ma perte. Je leur dis que j'avais lieu de bénir Dieu de l'avoir envoyé, car en l'entendant j'avais compris que mon œuvre en ce monde était d'en bien sortir et que, quant à mon métier, à ma fortune, à ma sagesse et à toutes les choses de ce monde, ce n'était des bénédictions pour moi que pour autant que, par la grâce de Dieu, ils étaient des instruments pour m'aider à travailler à mon salut. Mes amis dirent alors qu'ils étaient bien peinés pour moi et qu'ils feraient volontiers partir M. Wesley, car il causerait la ruine de bien des familles, si on le laissait vivre et agir comme il le faisait. Quelques-uns d'entre eux dirent qu'ils n'accepteraient pas cinquante livres pour l'entendre prêcher. Mais je leur dis que j'avais lieu de bénir Dieu de l'avoir entendu et que j'avais l'intention d'aller l'entendre aussi souvent que je pourrais, car je croyais que c'était un envoyé de Dieu; et si je ne cherchais pas à naître de nouveau et à perfectionner cette naissance spirituelle, je ne pourrais pas voir le royaume de Dieu, ce qui était la doctrine qu'il prêchait.

Peu après la Saint-Michel, j'eus de nouveau plusieurs épreuves et je me laissai aller à la colère; alors je pensai qu'il m'était inutile de lutter plus longtemps, car chacun essayait de me contrarier, ce que je ne pouvais supporter. Vers ce temps-là, je me promenais un jour dans le parc de Westminster lorsque je vis un soldat revenant de monter la garde, qui commençait à causer à quelques autres soldats et à quelques femmes du pays de Galles. Je n'étais qu'à quelques pas, de sorte que j'entendis les paroles suivantes: «Vous savez quelle sorte d'homme j'étais il y a quelques mois; et aucun de vous n'avait pitié de moi, quoique je courusse à ma perte; car j'étais ivrogne et jureur; j'étais un libertin et un batailleur, un transgresseur du jour du repos et un joueur; je ne connais aucun péché dont je ne fusse pas coupable, soit en parole soit en acte, de sorte que c'est un miracle que je n'aie pas encore été pendu dès longtemps. A cette époque, je n'osais penser à la mort, car je n'avais aucune raison de penser à autre chose qu'à l'enfer, c'est pourquoi j'étais d'une méchanceté désespérée et je ne mettais aucune retenue à mes goûts et à mes passions jusqu'à ce qu'un jour, comme j'étais à Kennington Parc et que M. John Wesley allait prêcher, je pensai que je voulais entendre ce qu'il avait à dire, car j'avais entendu des hommes savants et sages dire qu'il avait perdu le sens. Sitôt qu'il se fut mis à parler, ses paroles me firent trembler. Je croyais qu'il ne parlait qu'à moi, et je n'osais lever les yeux, car je m'imaginais que tout le monde me regardait. J'avais honte de montrer ma figure, m'attendant à ce que Dieu ferait de moi un exemple public, soit en ouvrant la terre pour m'engloutir, soit en me frappant à mort. Mais avant que M. Wesley eût fini son sermon, il s'écria: «Que le méchant délaisse sa voie et l'homme inique ses pensées; qu'il retourne à l'Eternel, et il aura pitié de lui; et à notre Dieu, car il pardonne abondamment.» Si cela est vrai, dis-je en moi-même, je veux me convertir à Dieu aujourd'hui. Je rentrai immédiatement à la maison, et je commençai à lire et à prier, évitant pendant une quinzaine de jours toutes les mauvaises compagnies; j'allais en même temps entendre M. Wesley aussi souvent que je le pouvais; mais mes compagnons remarquèrent que je leur manquais; ils vinrent me voir et me trouvèrent lisant la Bible. Ils maudirent et jurèrent et m'entraînèrent dans une brasserie où je m'assis et me mis à discuter avec eux. Mais que c'est dangereux de lutter contre Satan sur son propre terrain! En causant je me mis à boire un peu, ce qui me monta à la tête, de sorte que je me querellai et me battis avec eux.

«Le lendemain, lorsque je me réveillai, je fus si terrifié que je crus ne plus pouvoir prier ou espérer en la grâce de Dieu. J'étais pourtant décidé à aller entendre M. Wesley ce soir-là, et après son sermon, j'espérai que le jour de grâce n'était pas entièrement passé; puis je recommençai à prier et à lire les Ecritures. Un dimanche matin je me rendis à la chapelle de Whitehall, où on allait célébrer la sainte Cène. Ce fut en tremblant et le cœur ému que je m'approchai de la table; mais aussitôt que j'eus pris part au repas sacré, je pus croire que Jésus-Christ avait versé son sang pour moi et que Dieu pardonnerait mes péchés pour l'amour de Lui. Alors mon cœur fut rempli de l'amour de Dieu et du prochain, et depuis lors, le péché n'a plus d'empire en moi.»

Les Signes des Temps

Heureux ceux qui font ses Commandements.

BALE (SUISSE), JUILLET 1883.

—: RÉDACTEURS :—

J.-N. ANDREWS, - - URIAH SMITH.

COMMUNION AVEC DIEU.

DIEU créa l'homme capable de connaître son Créateur et d'être en communion avec lui. Mais Dieu refusa ce don à l'animal, le plus intelligent même qu'Il ait créé. Il fit Adam capable de discerner entre le bien et le mal, mais il ne donna ce pouvoir à aucun autre des êtres terrestres. Il donna à l'homme une nature morale, dans laquelle étaient écrits les principes de la loi de Dieu. Mais il refusa ce grand don à tout animal qu'il créa sur la terre. Ainsi l'homme seul fut créé responsable envers Dieu, et cette responsabilité avait pour cause le fait que la loi morale était placée dans son cœur. L'homme, par sa création, fut infiniment élevé au-dessus des bêtes des champs les plus intelligentes; et cet honneur immense avait pour conséquence la grande responsabilité d'une obéissance parfaite à Dieu, responsabilité qu'aucun des animaux ne partageait avec Adam.

L'homme fut rendu capable de connaître Dieu et de lui obéir, et c'est pour cette raison qu'il était responsable envers Dieu, tandis que le pouvoir de craindre Dieu fut refusé aux animaux qui ne doivent, par conséquent, lui rendre aucun compte et ne sont pas en danger de pécher contre lui. On peut enseigner la connaissance de Dieu à de très-petits enfants et leur apprendre la distinction qu'il y a entre le bien et le mal. A la première lueur d'intelligence, l'esprit de l'enfant peut commencer à comprendre Dieu et les choses éternelles. Mais il n'en est point ainsi, même du plus intelligent des animaux. Quoiqu'on puisse leur enseigner bien des choses, ce qui indique qu'ils possèdent beaucoup d'intelligence et la faculté de penser, il est absolument impossible de leur enseigner quoi que ce soit concernant Dieu ou concernant les principes de sa loi morale. On peut sans doute leur enseigner à ne point faire certaines choses, mais on ne peut leur enseigner la propre distinction entre le bien et le mal. Leurs idées les plus élevées concernant le devoir et l'obéissance ne se rapportent qu'à l'homme.

Lorsque Dieu créa l'homme, il voulait qu'il le glorifiât par une obéissance intelligente et affectueuse. Il voulait que dans cette relation l'homme trouvât le bonheur suprême. Lorsque Dieu créa les animaux, son but était qu'ils le glorifiassent, non en lui obéissant et en l'aimant, mais en servant Adam dans l'accomplissement des fonctions pour lesquelles ils avaient été créés, et dans la jouissance paisible du bonheur parfait qu'ils pouvaient goûter dans leur existence.

Dieu ne fit pas l'homme sujet à la mort. Dieu voulait que l'homme vécût à toujours s'il ne se rebellait point contre son Créateur. Il donna donc à l'homme un libre accès à l'arbre de vie, afin qu'il en mangeât et vécût à toujours. Mais il avertit l'homme que la mort serait sa portion s'il se rebellait contre Dieu; et lorsqu'il se rebella contre son Créateur, la sentence de mort fut prononcée contre lui et il fut exclu de l'arbre de vie, de crainte qu'il ne vécût à toujours. Gen. 3:22-24. Lorsque l'homme devint ainsi un pécheur, il ne put plus longtemps marcher avec Dieu et ne put avoir plus longtemps communion avec Dieu. Dans son innocence, ses rapports avec Dieu étaient semblables à ceux de la vigne embrassant un grand arbre et s'élevant vers le ciel. Maintenant que le péché l'a séparé de Dieu, l'homme est semblable à cette vigne arrachée de l'arbre qui la soutenait et rampant sur la terre. Maintenant ses vrilles s'attachent aux buissons, aux mauvaises herbes et aux ronces où elle se traîne, et s'y accroche aussi fermement qu'autrefois au grand arbre.

L'homme déchu cherche à se contenter du monde actuel, c'est pourquoi il recherche avec ardeur les plaisirs, les richesses et les honneurs que peut donner le monde. Dans ses efforts à acquérir ces choses, il s'imagine qu'il est heureux ou plutôt il croît qu'il sera heureux lorsqu'il les aura réellement acquises. Mais la possession des choses qu'il recherche le trompe toujours. Il n'y a point de repos pour son âme. Il n'y a point de paix pour son esprit. Il n'a trouvé aucun bien réel. Il trouve que les choses qu'il pensait devoir le satisfaire sont vides et insuffisantes. Il trouve que la possession du monde sans la bénédiction de Dieu est une vanité et un rongement d'esprit. Il s'est détourné de l'arbre de vie. Il a perdu de vue le seul bien réel. Il aime les ténèbres et hait la lumière. Il espère le bonheur dans le péché et se trouve à chaque pas plus malheureux qu'auparavant.

Le cœur de l'homme fut fait pour être le temple du Dieu vivant. L'Esprit de Dieu peut remplir ce temple et lorsque Dieu demeure ainsi dans le cœur de l'homme, les désirs du cœur humain sont satisfaits, lors même qu'il serait privé de tout bien terrestre. Mais si Dieu est absent du temple du cœur humain, l'homme sent en lui-même un grand vide que rien ne peut remplir. L'homme fut créé pour être en communion avec Dieu, et le temple de son cœur fut créé afin que Dieu demeurât en lui et fût en communion avec lui. Dieu est la source de tout bonheur parfait, mais Satan fait croire aux hommes qu'il n'y a de bonheur réel que dans le péché. Il leur enseigne qu'ils peuvent satisfaire les désirs de leurs cœurs et remplir le grand vide qui est en eux par l'acquisition des biens de ce monde. Mais tout homme qui a jamais essayé cela a été amèrement déçu.

Dieu dit à l'homme: Donne-moi ton cœur. L'homme ne désire point faire cela, à moins que Dieu ne consente à ce que les idoles qui ont été élevées dans le cœur y demeurent. Mais Dieu veut avoir le cœur entier; sinon il n'accepte point le cœur comme un don. Le plus grand honneur qui puisse être accordé à un homme mortel, c'est que Dieu habite dans son cœur et soit en communion avec lui; et le plus grand miracle qui ait été accompli depuis la création du monde, c'est le miracle par lequel l'Esprit de Dieu transforme le cœur du pécheur en un temple du St.-Esprit. Le sang de Christ rend possible l'effacement de la culpabilité du pécheur. La grâce de Dieu change et transforme le cœur de l'homme, de sorte que Dieu peut demeurer dans ce cœur par le St.-Esprit; et cette œuvre de transformation est poursuivie par le St.-Esprit, jour par jour, durant toute la période de l'expérience chrétienne, jusqu'à ce que le chrétien soit parfaitement apte à entrer dans le royaume de Dieu. Alors l'Esprit de Dieu rendra l'homme immortel, et il habitera en la présence de Dieu pendant des âges infinis.

ZACHARIE LE PROPHÈTE.

—UNE—

EXPLICATION DU CHAPITRE X.

DIEU ENCOURAGE LES HÉBREUX, ENCORE CAPTIFS, A RETOURNER EN TERRE SAINTE.

CE chapitre tout entier est un encouragement donné aux Hébreux, qui étaient encore dans le pays de leur captivité, à retourner dans la Terre Sainte. Ceux qui étaient alors retournés sous le commandement de Zorobabel et de Jéhosçuah étaient bien peu nombreux, comparés au nombre immense de ceux qui étaient demeurés dans les contrées où ils avaient été emmenés captifs. Dieu voulait que le peuple hébreu tout entier retournât dans la Terre Sainte et se préparât à recevoir le Messie, leur Roi. C'est pourquoi il fit que Cyrus donnât la permission à tous les Israélites dispersés dans le monde de retourner dans ce pays. Esdras 1:1-3.

Mais il leur fallait beaucoup de foi, beaucoup de courage et beaucoup d'amour pour la cause de Dieu, pour les engager à retourner. Durant leur longue captivité, les Israélites étaient devenus possesseurs de tous les biens de cette vie, dans les pays où ils étaient dispersés. S'ils retournaient dans la Terre Sainte, ils devaient sacrifier la plupart des choses qu'ils possédaient. Puis le voyage était long et périlleux, et le pays de Canaan, où on les invitait à se rendre, était entièrement désolé. De plus, ce pays était environné de tous côtés de nations hostiles, de sorte que les Israélites avaient en perspective, s'ils allaient habiter ce pays, non la sûreté et le repos, mais une vie de dangers et de troubles perpétuels.

Lorsque Zacharie commença à prophétiser, son but était d'encourager les Juifs de Jerusalem à achever la construction du temple que leurs ennemis les avaient forcés d'abandonner. Esdras 4:23, 24; 5:1. De plus, une étude attentive du livre de Zacharie montre que le dessein principal de ce livre était de préparer Israël au premier avénement de Christ. Dans ce but, ceux qui étaient déjà à Jérusalem étaient incités à persévérer dans la reconstruction du temple et dans la restauration du service de Dieu. Zach. 1:16, 17; 2:4, 5; 3:1-4; 4:9. Ils étaient aussi engagés à rechercher la piété personnelle et la sainteté de la vie. Zach. 1:3; 7:9, 10; 8:16, 17.

En outre, ceux qui étaient encore dans le pays de leur captivité étaient invités à retourner dans la pays de Canaan, et la protection la plus propice leur était promise, mais toujours à la condition qu'ils obéissent à Dieu. Zach. 2:6-12; 6:15; 8:7, 8; 9:

11, 12. Ainsi Dieu promit de protéger Jérusalem contre Alexandre le Grand lorsque les villes tout autour de Jérusalem devaient être entièrement détruites par ce roi. Zach. 9:1-8. Il leur promit aussi qu'ils vaincraient les Grecs sous Antiochus Epiphane et que de grandes délivrances leur seraient accordées. Mais c'était sous la condition d'obéissance, et en proportion de leur obéissance. Zach. 9:12–17.

Ensuite il indique le temps où, dans l'avenir, le Messie devait entrer à Jérusalem, monté sur le poulain d'une ânesse. S'ils le recevaient, Dieu les protègerait contre les Romains et ferait d'eux la première nation du monde. Zach. 9:9, 10; 12:1–9. S'ils le rejetaient, leur ville et leur nation subiraient une terrible destruction. Zach. 11:1–14. Zacharie était donc dans un sens tout particulier appelé à préparer la voie pour le premier avénement de notre Seigneur Jésus-Christ. Il travailla à engager tout Israël, les dix tribus non moins que les deux autres, à retourner dans la Terre Sainte et à y devenir une sainte nation qui pût saluer le Fils de Dieu avec une sainte allégresse et recevoir son Evangile. Mais la mission de Zacharie ne put sauver les Juifs comme nation. Le peuple qu'il chercha si fidèlement à sauver fut offensé de ses censures et le tua entre le temple et l'autel. Mat. 23:35.

Dans Zach. 10:1, le prophète invite les Israélites à rechercher Dieu afin d'obtenir de la pluie au temps de la pluie de l'arrière-saison, et il promit, s'ils le faisaient, que Dieu exaucerait leurs prières. Mais il est évident qu'il entendit par là quelque chose de plus important qu'une pluie abondante. Si nous lisons les versets qui précèdent immédiatement (Zach. 9:12–17) et ceux qui suivent directement (Zach. 10:2–12) nous verrons que la pluie que Dieu aurait envoyée représente sa bénédiction dans le rétablissement d'Israël. C'était alors le temps de la pluie de l'arrière saison, c'est-à-dire que Dieu avait commencé de répandre sa bénédiction en vue du rétablissement de son peuple qui avait été dispersé dans tous les pays, et il désirait perfectionner cette œuvre jusqu'au complet rétablissement de tout Israël. Mais tout cela était à la condition qu'ils recherchassent Dieu et le priassent instamment de l'accomplir en leur faveur. Comp. Ezéch. 36:37; Zach. 6:15; 10:1.

Dans Zach. 10:2, la cause de la captivité d'Israël est énoncée. Ils avaient été dispersés parmi les nations à cause de l'idolatrie et à cause des faux pasteurs. Dieu dit au verset 3 que sa colère s'était embrasée contre les faux pasteurs et qu'il avait puni les boucs, c'est-à-dire les méchants, qui avaient porté son peuple à l'idolâtrie. Il dit aussi qu'il avait visité la maison de Juda et qu'il avait fait de cette tribu son cheval d'honneur dans la bataille. Ceci signifie que c'était principalement la maison de Juda qui était retournée à Jérusalem sous la conduite de Zorobabel et avait entrepris courageusement la reconstruction du temple, tandis qu'ils étaient entourés de puissants adversaires. Esdras 1:5; 4:1–3.

Au verset 4, le prophète accorde à la tribu de Juda la même proéminence que Jacob lui assigne au commencement. Comp. Gen. 49:8–10; Zach. 10:4, 5. Au vers. 5, Zacharie parle du triomphe signalé de la maison de Juda sur ses ennemis, car Juda était alors dans la Terre Sainte exposée de tous côtés à des attaques dangereuses. Mais il ne faut jamais oublier que lorsque le Seigneur promet d'être avec son peuple, c'est sous la condition que celui-ci continue de marcher humblement devant lui. 2 Chron. 15:2. Dieu promit d'être alors une muraille de feu autour de son peuple, mais à la condition qu'il lui fût fidèle. Zach. 2:5.

Au verset 6, la promesse est renouvelée à la maison de Juda et cette promesse s'étend aussi à la maison de Joseph, comprenant par là les dix tribus, à la tête desquelles était la famille de Joseph. Les dix tribus étaient en grande partie dans le pays de leur captivité, mais Dieu voulait les ramener dans le pays d'Israël et rétablir leur ancienne prospérité, s'ils voulaient le rechercher. C'était le temps de la pluie de l'arrière-saison, et Dieu dit dans ce verset qu'il exaucerait ceux de la maison de Joseph, mais non point s'ils négligeaient de le rechercher. Comp. les vers. 1 et 6.

Au verset 7, la promesse faite à la maison de Juda est renouvelée et ils sont engagés à retourner par l'assurance qu'ils triompheront de leurs ennemis, comme dans Zach. 9:12–17; 10:5. Au verset 8, le Seigneur parle d'eux comme étant encore dans le pays de la captivité, et les encourage à retourner en leur assurant qu'ils seront rétablis dans leur premier état de prospérité. Au verset 9, cette miséricordieuse promesse est renouvelée, et Dieu les encourage à retourner par cette déclaration qu'ils vivront sous sa protection. Mais il fallait aux Israélites du courage en Dieu, de la foi en ses promesses et la volonté de sacrifier leurs biens présents pour se sentir engagés à abandonner leurs demeures confortables en pays étranger pour retourner dans le pays de Canaan, où règnait la désolation et où ils seraient entourés d'ennemis de tous côtés.

Au verset 10, Dieu parle plus particulièrement aux Hébreux qui se trouvaient en Egypte et en Assyrie, leur promettant de les rétablir au pays de Galaad et au Liban, de sorte qu'ils rempliraient le pays. Au verset 11, il promet à ceux qui étaient en Egypte et en Assyrie, de leur accorder d'aussi grandes délivrances qu'à l'ancien peuple pour lequel il dessécha les eaux de la mer Rouge et du Jourdain. Mais Dieu ne veut point accorder de délivrance miraculeuse à son peuple, s'il refuse de se laisser conduire dans les voies difficiles. Si les Israélites avaient refusé de suivre Moïse hors d'Egypte jusqu'à ce que la mer Rouge eût été divisée, ce miracle n'aurait jamais été accompli.

Le temps de la délivrance miraculeuse d'Israël du double joug des Assyriens et des Egyptiens nous est indiqué dans ce verset. C'est lorsque l'orgueil des Assyriens sera abattu et que le sceptre de l'Egypte sera ôté. Au temps de cette prophétie, l'Assyrie faisait partie de l'empire Perse, et le roi de Perse était quelquefois appelé le roi d'Assyrie. Esdras 6:22. Comme accomplissement de cette prophétie, l'orgueil des Assyriens fut abattu par Alexandre qui ôta aussi pour toujours le sceptre de l'Egypte. Ezéch. 29:15. Nous savons donc que les bénédictions promises à Israël dans Zach. 10—bénédictions qui devaient être accomplies sous condition d'obéissance—se rapportaient à la préparation de ce peuple pour la première venue de Christ; car le temps en est marqué par l'enlèvement du sceptre de l'Egypte, ce qui eut lieu avant la naissance du Sauveur.

Au verset 12, Dieu dit qu'il fortifierait ceux qui retourneraient par obéissance à son invitation et qu'il les ferait marcher en son nom, indiquant par là un état de glorieux triomphes.

C'est ce que Dieu voulait faire pour Israël afin qu'il fût prêt à recevoir Christ à son premier avénement. Et c'est ainsi que Dieu envoya des invitations réitérées à ceux qui étaient dans le pays de la captivité, afin qu'ils retournassent immédiatement dans leur propre pays. Zach. 2:6, 7; 6:15; 8:7, 8; 9:11, 12. Nous ne pouvons par conséquent pas dire que l'invitation de retourner en Terre Sainte dont parle le chapitre 10 se rapporte à un avenir éloigné et avait pour but d'annuler toutes les invitations que nous avons nommées et dans lesquelles tout Israël est invité à retourner immédiatement dans son pays. Le temps de la pluie de l'arrière-saison était venu et Dieu voulait la répandre abondamment si son peuple voulait seulement le rechercher. Dieu voulait préparer les douze tribus à recevoir Christ. Fallait-il, hélas! que presque toute la nation négligeât ces gracieuses offres de miséricorde!

LE SECOND AVÉNEMENT DE CHRIST
SERA-T-IL
SILENCIEUX ET INVISIBLE?

PREMIER ARTICLE.

BIEN des personnes ont pour article de foi la croyance que lorsque Christ viendra pour prendre son peuple à lui, le monde ne le verra ni ne l'entendra point; et qu'on n'aura connaissance de l'enlèvement du peuple de Dieu que lorsqu'on découvrira qu'ils ne se trouvent nulle part. Cette doctrine est ou une vérité très-importante ou une grave erreur.

Or ceux qui croient cet article de foi ne prétendent point que ce soit directement révélé dans la Bible. Il n'y a point de passage qui affirme que lorsque Christ viendra chercher son peuple il viendra silencieusement et invisiblement. Comment alors peut-on prouver que cette doctrine est vraie? Le fondement sur lequel elle repose se compose entièrement de suppositions, de conjectures, d'allusions et d'assertions. Ainsi lorsque Christ dit, un peu avant sa mort: «Encore un peu de temps et le monde ne me verra plus; mais vous me verrez» (Jean 14:19; 16:16), les partisans d'un avénement invisible prétendent qu'il ne voulait pas dire simplement qu'après sa résurrection les disciples le verraient et que le monde ne le verrait pas (Act. 10:40, 41), mais que ses paroles signifient que lorsque la dispensation évangélique aura pris fin, il viendra de nouveau sur notre terre et que sa venue sera invisible pour le monde, mais visible pour les disciples. On ne peut appeler ceci un argument; ce n'est qu'une supposition, une conjecture qui ne renferme dans sa nature aucun élément de probabilité.

On dit pourtant qu'Héb. 9:28 implique que ceux-là seulement qui attendent Christ le verront à sa venue. Voici les paroles de l'apôtre: «De même aussi Christ, ayant été offert une fois pour ôter les péchés de plusieurs, paraîtra une seconde fois sans péchés à ceux qui l'attendent pour obtenir le salut.» Mais ce texte ne fut pas écrit dans le but de nous informer si le monde verrait Christ ou non au second avénement, car il ne nie pas plus cela qu'il ne l'affirme; mais il fut écrit pour déclarer que ceux qui attendent Christ à salut n'attendront pas en vain son apparition. On dit aussi que lorsque Hénoc fut enlevé, personne ne vit sa translation et que nous en pouvons conclure que lorsque les saints seront enlevés au dernier jour, le monde ne saura rien de cet événement. Mais la Bible ne déclare nullement que personne ne vit Hénoc lorsqu'il fut enlevé. Gen. 5:24; Héb. 11:5. Et il y a cette grande différence entre la translation d'Hénoc et celle des saints au dernier jour que lorsque les saints seront enlevés, le Seigneur viendra les chercher environné d'une grande gloire et au son éclatant de la trom-

pette, tandis que rien de semblable n'accompagna l'enlèvement d'Hénoc.

L'enlèvement d'Elie au ciel eut pour seul témoin le prophète Elisée. 2 Rois 2 : 9–12. Parconséquent, dit-on, lorsque Christ reviendra pour recevoir son peuple, son avénement sera invisible. Mais cette manière de raisonner n'est pas sensée. Dans le fait, ce n'est pas un raisonnement du tout, mais une simple conjecture. S'il était écrit que Christ descendit du ciel pour recevoir Elie, que personne ne vit Christ ni n'entendit sa voix, et qu'il en serait ainsi au second avénement, nous aurions bien raison de croire que lorsque Christ reviendra, son avénement sera silencieux et invisible.

Lorsque Christ monta du mont des Oliviers au ciel, les anges dirent: «Ce Jésus qui a été enlevé d'avec vous dans le ciel, en reviendra de la même manière que vous l'y avez vu monter.» Act. 1 : 11. Son ascension n'eut pour témoin que ses disciples. On suppose que ceci prouve que personne, excepté ses disciples, ne sera témoin de son retour, parce qu'il est dit qu'il reviendra de la même manière qu'il est monté au ciel. Mais ce texte n'a pas cette signification. Ce fut en son corps ressuscité qu'il monta littéralement en l'air, dans une nuée qui le cacha à la vue et le transporta au ciel. Il reviendra de la même manière, et c'est toute la signification et l'objet de ce passage. Si nous poussons plus loin la chose, comme font ceux qui déclarent que ce passage enseigne qu'il ne sera vu que par les justes lorsqu'il reviendra, nous pourrions dire que, comme un petit nombre de justes seulement le virent alors (il n'y en avait probablement qu'une centaine) il en sera ainsi à son second avénement et que comme ces quelques personnes se tenaient toutes sur un point du mont des Oliviers, il en sera ainsi à son second avénement, quant à ceux qui verront son apparition; et que la trompette n'ayant point sonné à son ascension et la gloire de Dieu n'ayant pas été spécialement manifestée, il n'y aura, lorsque Christ reviendra, ni son de trompette, ni manifestation particulière de la gloire de Dieu. Mais nous savons que ces conclusions sont entièrement fausses. Nous sommes donc sûrs que la doctrine d'un avénement de Christ silencieux et invisible n'est point enseignée dans Actes 1 : 11. Nous avons maintenant examiné toute la série d'allusions et de conjectures sur lesquelles l'opinion que le second avénement de Christ ne sera pas aperçu par le monde lorsqu'il aura lieu est basée. De tels arguments ne peuvent être pris comme fondement d'aucun article de foi,—certainement pas d'un article aussi important dans ses conséquences que la doctrine d'un second avénement silencieux et invisible. Mais que dit la Bible sur la manière dont Christ viendra prendre à lui son peuple?

St.-Paul parle ainsi qu'il suit: «Car le Seigneur lui-même, descendra du ciel, dès qu'il aura donné le signal par la voix d'un archange et par la trompette de Dieu; et ceux qui seront morts en Christ ressusciteront premièrement. Ensuite, nous qui vivrons et qui serons restés sur la terre, nous serons enlevés tous ensemble avec eux, dans les nuées, au-devant du Seigneur, en l'air, ainsi nous serons toujours avec le Seigneur.» 1 Thes. 4 : 16, 17. Ce passage se rapporte au second avénement de Christ et décrit la manière dont les enfants de Dieu seront enlevés de la terre. La voix de l'archange et la trompette de Dieu doivent être entendues par toute la terre. Nous savons donc que Christ ne viendra point silencieusement, lorsqu'il prendra son peuple à lui. Au contraire, jamais plus grand bruit n'aura frappé les oreilles des hommes.

Ceux qui croient que le monde ne *verra* ni *n'entendra* Christ lorsqu'il reviendra déclarent qu'aucune personne ne s'apercevra de ce grand bruit. En vertu de quelle autorité font-ils cette déclaration extraordinaire? Ils ne peuvent s'appuyer sur aucune autorité. Ils prétendent que Dieu rendra les pécheurs incapables d'entendre la voix de l'archange et la trompette de Dieu, quoique ces voix doivent atteindre les extrémités de la terre. En vertu de quoi croient-ils à cet étonnant miracle? Ils ne présentent aucune autorité pour cela. Ils prétendent qu'il s'accomplira sans permettre à qui que ce soit de mettre en question leur supposition. Paul atteste de la manière suivante que la résurrection des justes ne sera point un événement *silencieux:* «Voici un mystère que je vous dis: c'est que nous ne serons pas tous morts; mais nous serons tous changés, en un moment, en un clin d'œil, au son de la dernière trompette; car la trompette sonnera, et les morts ressusciteront incorruptibles, et nous serons changés.» 1 Cor. 15 : 51, 52.

La trompette de Dieu sonna pour la *première fois* lorsque la loi de Dieu fut donnée. Le son de la trompette fut extrêmement fort et tout le peuple l'entendit, aussi bien les pécheurs que les saints; et chacun en fut rempli d'effroi. Ex. 19 : 16. La trompette sonnera pour la *dernière fois* à la résurrection des justes. Mais quoique le son en sera aussi fort que lorsque les commandements furent donnés, on dit que le monde ne remarquera point le son de cette trompette. Nous regrettons de voir la Parole de Dieu traitée avec une telle légèreté. Si Dieu le permet, nous continuerons ce sujet dans un prochain numéro, en examinant le chapitre 24me de Matthieu.

PENSÉES CRITIQUES ET PRATIQUES

—SUR—

LE LIVRE DE DANIEL.

EXPLICATION DU CHAPITRE 11 : 43–45.

UNE PROPHÉTIE LITTÉRALE.

VERSET 43. «Il sera maître des trésors d'or et d'argent, et de toutes les choses précieuses de l'Egypte; les Libyens et ceux de Cus seront à sa suite.

NOUS citons les lignes suivantes tirées des *Echos Historiques de la Voix de Dieu,* page 49:—

«L'histoire nous enseigne les faits suivants: Lorsque les Français furent chassés d'Egypte et que les Turcs en eurent pris possession, le Sultan permit aux Egyptiens de réorganiser leur gouvernement comme il était avant l'invasion française. Il ne demanda des Egyptiens ni soldats, ni canons, ni fortifications, mais il les laissa disposer de leurs affaires en toute indépendance, avec l'importante exception que la nation lui serait tributaire. Dans les articles qui indiquaient le rapport entre le Sultan et le Pacha d'Egypte, il était stipulé que les Egyptiens paieraient annuellement au gouvernement turc une certaine somme d'or et d'argent, six cent mille mesures de blé et quatre cent mille mesures d'orge.»

Les Libyens et les Ethiopiens, ceux de Cus, dit le Dr. Clarke, sont ces Arabes insoumis qui ont recherché l'amitié des Turcs et qui ont été en grande partie tributaires jusqu'à présent.

Verset 44. «Mais des nouvelles viendront de l'Orient et de l'Aquilon, qui le troubleront; et il sortira avec une grande fureur, pour en détruire et en exterminer plusieurs.»

Le Dr. Clarke a, sur ce verset, une note qui est digne de mention. Il dit: «Cette partie de la prophétie n'a pas été accomplie jusqu'à présent.» Cette note fut imprimée en 1825. Dans une autre partie de ses commentaires il dit: «Si la puissance turque est désignée ici comme dans les versets précédents, cela peut signifier que les Perses à l'Orient et les Russes à l'Aquilon embarrasseraient, en un certain moment, le gouvernemenl turc.»

Entre cette conjecture du Dr. Clarke, écrite en 1825 et la guerre de Crimée, de 1853 à 1856, il y a certainement une coïncidence frappante, d'autant plus que les mêmes pouvoirs qu'il mentionne, les Perses à l'est et les Russes au nord, furent les instigateurs de ce conflit. Des nouvelles de ces puissances le troublèrent (la Turquie). Leur attitude et leur mouvement incitèrent le Sultan à la colère et à la vengeance. La Russie, étant la partie la plus agressive, fut l'objet de son attaque. La Turquie déclara la guerre à son puissant voisin du nord en 1853. Le monde voyait avec étonnement un gouvernement qui était appelé depuis si longtemps *le malade de l'Orient* — gouvernement dont l'armée était découragée et démoralisée, dont les caisses étaient vides, dont les gouverneurs étaient vils et dégradés et les sujets en révolte, et menacé de scission — se lancer dans la lutte avec une telle impétuosité. La prophétie dit qu'il sortirait avec une «grande fureur». Un écrivain profane d'Amérique les décrivant quand ils sortirent ainsi, dit qu'ils étaient «pareils à des démons.» Il est vrai que l'Angleterre et la France accoururent bientôt au secours des Turcs; mais ceux-ci attaquèrent de la manière décrite, et comme on a dit, remportèrent victoire sur victoire avant de recevoir l'assistance de ces puissances.

Verset 45. «Et il dressera les tentes de sa maison royale entre les mers, vers la montagne glorieuse et sainte; il viendra jusqu'à sa fin, et il n'y aura personne pour le secourir.»

Nous avons maintenant suivi la prophétie du onzième chapitre de Daniel pas à pas, et nous avons jusqu'ici trouvé des événements qui accomplissent toutes ses prédictions. On a vu que tout a été écrit dans l'histoire, excepté ce dernier verset. Les prédictions du verset précédent ayant été accomplies dans une période dont se souvient la génération actuelle, celui-ci nous transporte du temps passé au temps futur, car aucune puissance jusqu'à présent n'a accompli les actes décrits ici.

Mais cela doit s'accomplir, et par la puissance qui a été continuellement le sujet de la prophétie du quarantième verset au quarante-cinquième. Si l'application à laquelle nous avons donné la préférence en passant ces versets en revue est correcte, nous devons nous attendre à ce que la Turquie fasse le changement indiqué dans ce verset, c'est-à-dire transporte le siége de son gouvernement dans un autre lieu.

Et considérons avec quelle rapidité ceci pourrait s'accomplir. La Palestine qui renferme la «montagne glorieuse et sainte», la montagne sur laquelle est située Jérusalem entre la mer Morte et la Méditerranée, est une province turque; et si le Sultan était obligé de se retirer de l'Europe à la hâte, il pourrait se transporter facilement dans un endroit quelconque de ses possessions pour y établir temporairement son quartier général, décrit ici avec à propos, comme les tentes de sa maison royale, demeure mobile de son palais; mais il ne pourrait pas aller au-delà. Le lieu le plus important dans les

limites de la Turquie d'Asie est Jérusalem.

Et remarquez aussi comment ces paroles s'appliquent bien à ce pouvoir. «Il viendra jusqu'à sa fin et il n'y aura personne pour le secourir.» Ceci implique clairement que cette puissance a reçu du secours précédemment. Et voici les faits: Dans la guerre contre la France, de 1798 à 1801, dans la guerre de Turquie contre l'Egypte, de 1838 à 1840, dans la guerre de Crimée, de 1853 à 1856, et dans la dernière guerre Russo-Turque, la Turquie a reçu l'assistance des autres puissances, sans le secours desquelles elle n'aurait probablement pas pu conserver son rang. Et c'est un fait notoire que depuis la chute de l'empire ottoman, en 1840, cet empire n'a existé que par le bon vouloir des grandes puissances européennes. Sans la garantie de leur soutien, il ne pourrait pas exister longtemps, ne fût-ce même que de nom, et quand ce support lui fera défaut, il devra tomber. Ainsi la prophétie dit que ce roi viendra jusqu'à sa fin, qu'il n'y aura personne pour le secourir. Il viendra à sa fin comme nous pouvons le conclure naturellement, parce que personne ne l'aidera, car le secours qui lui était accordé auparavant sera retranché.

Avons-nous quelques indications nous montrant l'accomplissement prochain de cette prophétie? En soulevant cette question, nous ne regardons pas en arrière, aux âges obscurs et écoulés dont les événements, consignés depuis si longtemps sur les pages de l'histoire, n'intéresssent que quelques personnes, mais nous considérons maintenant le monde qui vit et existe actuellement. Les nations qui occupent maintenant la scène du monde avec leurs armées disciplinées, et leurs armes de guerre multipliées font-elles aucun mouvement tendant à cette fin?

Tous les yeux se portent maintenant du côté de la Turquie; et l'opinion unanime des hommes d'Etat est que la Turquie est destinée à être bientôt expulsée de l'Europe. Il y a quelques années qu'un correspondant de la *Tribune* de New-York, écrivait d'Orient: «La Russie s'arme jusqu'aux dents . . . . pour se venger de la Turquie . . . . Deux campagnes de l'armée russe chasseront les Turcs de l'Europe.» Carleton, cidevant correspondant du *Journal* de Boston écrivait de Paris ce qui suit, sous le titre de «Question d'Orient»:

«Le sujet des conversations durant la dernière semaine n'a point été concernant l'Exposition, mais concernant la question d'Orient. Qu'en résultera-t-il? Y aura-t-il guerre? Que va faire la Russie? Quel parti prendront les puissances orientales? Ce sont des questions qui ne sont pas seulement discutées dans les cafés et les restaurants, mais à l'Assemblée Législative. Peut-être que je ne puis mieux faire pour le moment que de grouper ensemble quelques faits concernant cette question qui, selon les apparences du moment, va occuper l'attention immédiate du monde. Qu'est-ce que la question d'Orient? Il n'est pas facile d'en donner une définition; car pour la Russie, cela peut signifier une chose, pour la France une autre, et pour l'Autriche une autre encore; mais tout considéré, on peut la réduire à ceci: l'EXPULSION DU TURC EN ASIE et le partage acharné de son territoire.»

Il dit encore plus loin: «Tout indique avec certitude que le Sultan verra bientôt les provinces occidentales de son empire se détacher pièce après pièce. Mais qu'en résultera-t-il? La Roumanie, la Serbie, la Bosnie et l'Albanie établiront-elles entre elles une puissance indépendante pour prendre place parmi les nations? ou l'empire ottoman devra-t-il être violemment partagé par les autres puissances? Mais ceci est dans l'avenir—*avenir qui n'est pas éloigné.*»

Peu de temps après que les extraits précédents eurent été écrits, une étonnante révolution eut lieu en Europe. La France, une des principales puissances qui s'étaient alliées pour soutenir l'empire turc, fut battue par la Prusse. La Prusse sympathisait trop avec la Russie pour empêcher ses mouvements contre la Turquie. L'Angleterre, une troisième puissance, embarrassée financièrement, ne pouvait penser à entrer en guerre en faveur de la Turquie, sans l'alliance et la coopération de la France. L'Autriche n'était point encore remise du coup qu'elle avait reçu dans sa dernière guerre avec la Prusse, et l'Italie était occupée à enlever au Pape son pouvoir temporel et à faire de Rome la capitale du royaume. Un correspondant de la *Tribune* de New-York faisait la remarque que si la Turquie entrait en différend avec la Russie, elle pourrait compter sur le prompt «secours de l'Autriche, de la France et de l'Angleterre.» Mais aucune de ces puissances, ni aucune autre qui eût été disposée à prêter secours à la Turquie n'était en état de le faire, ce qui était principalement dû à l'humiliation soudaine et inattendue de la nation française.

La Russie vit que l'occasion était alors propice. Elle surprit donc toutes les puissances de l'Europe en automne de la même mémorable année 1870, en s'avançant et en déclarant résolument qu'elle renonçait à observer les conditions du traité de 1856. Ce traité, conclu à la fin de la guerre de Crimée, défendait à la Russie toute opération militaire dans la mer Noire. Mais la Russie doit avoir le privilége d'employer ses eaux dans un but militaire, si elle veut poursuivre ses desseins contre la Turquie; c'est pourquoi elle prit la résolution de rompre ce traité au moment même où aucune de ces puissances n'était en état de le lui imposer.

La raison ostensible qu'elle avança, c'est qu'elle devait avoir un débouché et des ports dans un climat plus chaud que la Baltique. Mais son but réel était de se jeter sur la Turquie. Ainsi le journal *Churchman* de Hartford, Ct., dans un excellent article sur les affaires européennes dit que la Russie, dans ses empiètements sur la Turquie, ne cherche pas seulement des frontières maritimes et des ports situés sur les grandes voies commerciales qui ne sont pas fermées par les hivers septentrionaux, mais qu'avec un sentiment semblable à celui qui inspira les Croisades, elle est poussée par un ardent désir *d'expulser le Croissant du sol de l'Europe.*

Ce désir de la part de la Russie a été caressé comme un legs sacré depuis le temps de Pierre le Grand. Ce prince fameux, devenu, en 1688, et à l'âge de seize ans, seul empereur de Russie, eut un règne prospère de trente-sept ans et mourut en 1725, en laissant à ses successeurs un testament qui renferme certaines instructions importantes que ces derniers devraient observer à l'avenir. L'article neuvième de ce testament recommande la politique suivante:—

«Se servir de tous les moyens possibles pour s'emparer de Constantinople et des Indes (car celui qui règnera là sera le maître du monde); exciter continuellement la guerre en Turquie et en Perse; établir des forteresses sur la mer Noire; s'emparer graduellement de cette mer comme aussi de la Baltique, ce qui est nécessaire à la réalisation de notre projet; accélérer autant que possible la décadence de la Perse; pénétrer dans le golfe Persique; rétablir si possible par la Syrie l'ancien commerce du Levant; pousser jusqu'en Inde qui est le grenier du monde. Une fois là, nous pouvons nous passer de l'or de l'Angleterre.»

Le onzième article est ainsi conçu: «Intéresser la maison d'Autriche dans l'expulsion des Turcs d'Europe et arranger leur différend au moment de la conquête de Constantinople (qui a excité la guerre entre les anciens Etats d'Europe), en donnant à l'Autriche une partie de la conquête, ce qui sera ou pourra être réclamé plus tard.»

Les faits suivants, tirés de l'histoire de Russie montreront avec quelle persistance ce programme politique a été suivi. «En 1696, Pierre le Grand arracha la mer d'Asof aux Turcs et la garda. Ensuite Catherine la Grande gagna la Crimée. En 1812, par la paix de Bucharest, Alexandre I obtint la Moldavie et la province si gracieusement appelée Bessarabie avec ses pommes, ses pêches et ses cerises. Puis vint le grand Nicolas qui gagna le droit de navigation sur la mer Noire, les Dardanelles et le Danube, mais dont l'avidité sans mesure le poussa à faire la guerre de Crimée, par laquelle il perdit la Moldavie et le droit de navigation sur le Danube ainsi que dans la mer Noire. Ce fut sans doute un rude échec pour la Russie, mais cela ne mit pas fin à ses desseins contre l'empire ottoman, et ne contribua pas non plus à rétablir au moindre degré la stabilité de l'empire turc. Attendant patiemment son temps, la Russie a veillé et espéré, et en 1870, lorsque toutes les nations occidentales avaient les yeux fixés sur la guerre Franco-Allemande, elle annonça aux puissances qu'elle ne voulait plus être liée par le traité de 1856 qui lui défendait l'emploi de la mer Noire, et depuis ce temps, cette mer a été, comme il y a mille ans, à tous égards, une *mare Russicum.*» U. S.

LE CONDITIONALISME ET LES SAINTES ECRITURES.

DANS notre dernier numéro, nous avons appelé l'attention de nos lecteurs sur le fait que M. Luigi, a écrit dans *L'Eglise Libre*, une série d'articles dirigés contre la doctrine de l'immortalité conditionnelle. Son premier article avait pour but de couvrir cette doctrine de mépris en la faisant passer pour une sorte de matérialisme. Nous avons montré dans notre précédent article que cette accusation était absolument injuste. Nous examinerons maintenant son second article qui a pour titre: *Le Conditionalisme et les Saintes Ecritures.* On peut donner un aperçu de son argument de la manière suivante: 1. Quoique la doctrine de l'immortalité conditionnelle ait quelque force apparente, on en peut dire tout autant de certaines erreurs qui ont fait le malheur de l'humanité. 2. Il s'agira donc d'attaquer d'abord l'immortalité conditionnelle, plutôt que de commencer par établir la doctrine de l'immortalité de l'âme. 3. La doctrine de l'immortalité conditionnelle est fondée sur l'Ancien Testament et non sur le Nouveau, ce qui montre que cette doctrine n'est pas évangélique. Nous ne sommes pas Juifs mais chrétiens et nous pouvons mettre de côté, en bloc, tous les passages qui déclarent que les méchants périront, seront détruits, consumés, etc., par le fait que, dans ces passages, l'Ancien Testament n'a en vue que le sort des méchants en ce monde 4. Quoique l'Ancien Testament donne quelquefois à entendre que l'âme est immortelle, c'est dans le Nouveau Testament que nous devons étudier cela pour l'apprendre distinctement. Mais il dit (5) que l'un des passages de l'Ancien Testament qui renversent la doctrine de l'immortalité condi-

tionnelle est Dan. 12 : 2–6. Pourtant il découvre (6) dans le Nouveau Testament quatre passages enseignant que les méchants souffriront des tourments sans fin. C'est pourquoi il dit que la Bible enseigne l'immortalité de l'âme, c'est-à-dire que tout être humain possède l'immortalité par nature. Tel est, en substance, l'argument de M. L. dans son deuxième article.

Nous répondrons maintenant à chacune des propositions de M. L., dans l'ordre même qu'il lui a plu de suivre. 1° Il donne à entendre que si on peut présenter en apparence un argument biblique en faveur de la doctrine de l'immortalité conditionnelle, ce fait ne doit pas avoir un grand poids pour nous, en considérant qu'un argument biblique tout aussi fort peut être produit contre la divinité de notre Seigneur Jésus-Christ. Nous répondons avec respect que cette déclaration est absolument contraire à la vérité. La doctrine qui enseigne que la vie éternelle est le don de Dieu par Jésus-Christ et que l'immortalité doit être recherchée en persévérant à bien faire, que le gage du péché est la mort et que tous les méchants subiront la seconde mort dans l'étang de feu est affirmée de la manière la plus directe et la plus simple dans le Nouveau Testament. M. L. dit que l'inspiration des Ecritures peut être niée par des arguments tout aussi plausibles que ne le sont les arguments qui montrent que les justes seulement auront une vie sans fin. Nous regrettons qu'il fasse une assertion si contraire aux faits. Mais la manière dont il parle de l'Ancien Testament semble indiquer, comme nous allons le montrer, qu'il n'a pas une grande déférence pour l'inspiration de cette partie de la Parole de Dieu.

2° Pour les raisons précitées, M. L. pense qu'il est plus sage et plus raisonnable d'attaquer les arguments de ceux qui croient que l'immortalité est conditionnelle, plutôt que de commencer à présenter des raisons en faveur de la doctrine qui enseigne que l'âme est immortelle par nature. Il nous semblerait plus naturel et raisonnable qu'il prouvât d'abord l'immortalité de l'âme plutôt que de commencer par attaquer la foi de ceux qui enseignent que l'immortalité ne sera donnée qu'aux justes seuls. Mais nous admettons volontiers qu'il présente ses raisons sous la forme et dans l'ordre qu'il lui conviendra de choisir. Ainsi il juge convenable de commencer par réfuter les raisons de ceux qui disent que l'immortalité n'a pas été donnée à l'homme lorsqu'il fut créé, mais sera donnée au jour du Jugement à ceux qui seront trouvés dignes de la recevoir.

3° Il commence sa réfutation par un coup adroit d'habileté polémique. Il prétend que ceux qui croient à l'immortalité conditionnelle tirent leur argument, non de la Bible entière, mais de l'Ancien Testament seul, le Nouveau Testament étant si opposé à leur doctrine, qu'ils ne l'ouvrent jamais qu'avec répugnance. Il représente ensuite que l'argument tiré de l'Ancien Testament en faveur de l'immortalité conditionnelle consiste dans le fait que dans ce Testament il est dit des méchants qu'ils périront, qu'ils seront détruits, consumés, etc. Ayant ainsi, suivant sa propre assertion, réduit l'argument en faveur de l'immortalité conditionnelle au fait qu'il est dit des méchants qu'ils seront consumés et détruits, il réfute cet argument en disant que les passages qui contiennent ces paroles se rapportent à la punition des méchants en cette vie et non à leur punition au jour du Jugement.

Si ces assertions de M. L. étaient vraies, nous serions obligés de reconnaître qu'il a, d'un seul coup de plume, anéanti la doctrine de l'immortalité conditionnelle. Mais chacune des raisons qu'il donne dans cette partie de son argument est absolument contraire à la vérité. Nous ne disons point qu'il ait exprimé des choses qu'il savait être fausses, mais nous ne pouvons maintenir sa véracité qu'en disant qu'il est tout à fait étranger à la doctrine qu'il attaque.

Ainsi, pour répondre définitivement à chacune de ses assertions, nous dirons: 1. Qu'il n'est pas vrai que ceux qui croient que les justes seuls auront une vie sans fin tirent leurs raisons uniquement de l'Ancien Testament, et évitent soigneusement les passages du Nouveau Testament qui traitent de ce sujet. Au contraire, nous déclarons que le Nouveau Testament fournit la preuve la plus forte, la plus claire et la plus définie qu'il soit possible de trouver pour montrer que l'immortalité et la vie sans fin sont le don de Dieu par Jésus-Christ, et qu'elles seront données aux justes seuls et jamais aux méchants. M. L. ne pourrait ignorer ce fait, s'il avait étudié soigneusement ce sujet. 2. Mais nous répondons à l'assertion qu'il fait ensuite, en disant qu'il n'est point vrai que l'argument tiré de l'Ancien Testament en faveur de l'immortalité conditionnelle s'appuie uniquement sur le fait qu'il est dit dans ce livre que les méchants périront, seront détruits et consumés. Au contraire, nous disons que c'est dans le récit même de la création de l'homme qu'il faut justement chercher le fondement de cette doctrine. C'est *la nature* du don que Dieu fit à l'homme en lui donnant la vie, qui résout la question de savoir si l'immortalité est conditionnelle ou non. Autrement dit, elle détermine si Dieu décréta, lorsqu'il donna l'existence à l'homme, que toute créature humaine, sans égard au caractère, aurait une vie sans fin, ou s'il décréta que l'homme ne vivrait à toujours qu'à la condition qu'il obéît à son Créateur.

Maintenant, toute la question se réduit en un seul point, et on ne peut y faire qu'une seule réponse. La condition d'obéissance fut attachée au don de la vie. L'homme possédait la vie sans qu'aucune sentence de mort ait été prononcée sur elle. Il pouvait garder cette vie à toujours en demeurant dans l'obéissance envers Dieu, car il avait libre accès à l'arbre de vie. Lorsqu'il pécha, il fut exclu d'Eden, loin de cet arbre, de peur qu'il n'en mangeât et ne vécût à toujours. Les justes mangeront de nouveau de l'arbre de vie, mais les méchants n'y auront jamais accès. Ceux qui ne mangeront pas de cet arbre ne vivront point éternellement. Si M. L. est prêt à nier ceci, nous lirons son argument avec beaucoup d'intérêt. L'espace nous manquerait pour énumérer seulement les arguments nombreux et convaincants que nous pourrions tirer de l'Ancien Testament pour soutenir la doctrine de l'immortalité conditionnelle. Mais ce que nous avons dit relativement à la création de l'homme suffit à montrer que M. L. ne parle point suivant la vérité, lorsqu'il dit que l'argument tiré de l'Ancien Testament pour montrer que l'homme n'est pas immortel par nature est limité à l'usage des mots périr, consumer, détruire, etc.

4° Mais lorsque M. L. déclare que les mots périr, consumer et détruire ne sont employés que respectivement au châtiment des méchants en ce monde et non par rapport à leur punition au jour du Jugement, il tombe de nouveau dans une grave erreur. Voyez les passages suivants: «Car voici, un jour vient, embrasé comme une fournaise; et tous les orgueilleux et tous ceux qui commettent la méchanceté seront comme du chaume; et ce jour-là qui vient les embrasera, a dit l'Eternel des armées, et ne leur laissera ni racine ni rameau.» Mal. 4 : 1. «Mais les méchants périront, et les ennemis de l'Eternel seront consumés comme la graisse des agneaux; ils s'en iront en fumée.» Ps. 37. 20. «Notre Dieu viendra et ne demeurera plus dans le silence; il y aura un feu dévorant devant lui, et autour de lui il y aura une grosse tempête.» Ps. 50 : 3. «Le feu marche devant lui, et embrase de tous côtés ses ennemis. Ses éclairs brillent par tout le monde, et la terre tremble en le voyant. Les montagnes se fondent comme de la cire, à cause de la présence de l'Eternel, à cause de la présence du Seigneur de toute la terre.» Ps. 97 : 3–5. Ces passages montrent que le jour du Jugement est le moment où les méchants seront consumés dans le feu.

Nous regrettons que M. Luigi, après avoir commis l'erreur de dire que notre argument n'est tiré que de l'Ancien Testament, et jamais du Nouveau essaie de déprécier le caractère de l'Ancien Testament, comme s'il n'était pas une source de doctrine évangélique. Mais nous maintenons que l'Ancien et le Nouveau Testament sont parfaitement d'accord entre eux. Ce sont les deux témoins qui rendent témoignage à la vérité. Ce sont les deux oliviers situés de chaque côté du chandelier ou Eglise; chaque olivier produisant l'huile, la verse dans le chandelier, afin que le monde soit éclairé par la Vérité divine. Zach. 4. M. L. n'estime pas les écrits de l'Ancien Testament autant que St.-Paul qui écrivait à Timothée: «Tu as dès ton enfance la connaissance des saintes Lettres [l'Ancien Testament] qui peuvent t'instruire pour le salut, par la foi qui est en Jésus Christ. Toute l'Ecriture est divinement inspirée, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice; afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement propre pour toute bonne œuvre.» 2 Tim. 3 : 15–17. Et notre Seigneur Jésus-Christ avait une opinion toute autre que M. L. respectivement au caractère évangélique de l'Ancien Testament. Il disait aux Juifs: «Car si vous croyiez à Moïse, vous croiriez aussi en moi; car il a écrit de moi. Mais si vous ne croyez pas à ses écrits, comment croiriez-vous à mes paroles.» Jean 5 : 46, 47. Nous devons renvoyer le reste de notre réponse à l'article en question jusqu'à notre prochain numéro.

LES SIX JOURS DE LA CRÉATION.

PREMIER ARTICLE.

Nous vivons dans une époque du monde où la foi dans l'inspiration de l'Ecriture Sainte est bien dégénérée. Peu de personnes croient réellement que la Bible a été communiquée directement aux saints hommes des temps passés par la puissance directrice du St.-Esprit de Dieu. Beaucoup de théologiens distingués enseignent que ceux qui écrivirent la Bible furent instruits par l'Esprit de Dieu concernant la vérité divine, mais non au point de les préserver d'erreurs dans leurs écrits. Ils considèrent la Bible comme un mélange de vérités divines et d'erreurs humaines, et ils attribuent à la science le devoir de distinguer entre les vérités et les erreurs qui y sont renfermées. Ces principes impies concernant l'inspiration des Ecritures ont fait de rapides progrès durant la génération actuelle. Quelle est la cause de cette rapide augmentation de l'incrédulité? Pourquoi les hommes ont-ils poussés aussi loin leur dénégation de l'inspiration de la Bible? La première rai-

son est la méchanceté du cœur humain. Les hommes n'aiment point la Bible parce qu'ils sont affectionnés au péché et qu'il leur répugne fort de se repentir. Mais, parmi les causes secondaires qui ont fait mettre en doute l'inspiration de la Bible, rien, peut-être, n'a exercé une aussi grande influence que le fait supposé, que la science a démontré que le récit de la créaion du monde, renfermé dans les premiers chapitres de la Genèse n'est point digne de confiance.

Nous ne pouvons nier que l'incrédulité n'ait de bonnes raisons pour mettre en doute l'inspiration des Ecritures, si nous admettons qu'elle peut avec raison déclarer que les trois premiers chapitres de la Genèse sont une fable. Et nous sommes forcés de reconnaître avec douleur et honte que beaucoup d'hommes éminents dans la science théologique traitent l'histoire de la création et de la chute de l'homme comme si ce n'était qu'une fable, un roman, et un conte auquel les gens sensés ne peuvent ajouter foi. Mais les écrits de l'Ancien et du Nouveau Testament traitent ces choses comme des vérités de la plus grande importance. Lorsque Dieu donna la loi morale, il répéta dans le 4me commandement la substance des deux premiers chapitres de la Genèse. Mais si le premier et le deuxième chapitre de la Genèse sont des fables, la loi morale ne fut jamais donnée par Dieu, car Dieu ne peut sanctionner une chose fausse; et en conséquence nous ne devons pas accorder plus d'autorité aux dix commandements qu'à toute autre loi sage, promulguée par des législateurs humains. Chacun sait que le Nouveau Testament prétend procurer un Sauveur à la famille humaine, et qu'il enseigne que cette famille humaine a besoin d'un tel Sauveur, parce que les hommes sont pécheurs. Mais si le récit de la chute de l'homme est faux, le Nouveau Testament doit être regardé comme une fable habilement conçue, car il est fondé sur la croyance de la chute de l'homme. Nous voyons ainsi que c'est une chose sérieuse de nier l'inspiration et la véracité des trois premiers chapitres de la Genèse.

Pour quelle raison ces trois chapitres sont-ils donc condamnés comme un récit fabuleux? On répond que la géologie a démontré que ces chapitres sont faux ou qu'ils fourmillent d'erreurs, au point qu'on n'y peut accorder aucune confiance. Mais comment les géologues ont-ils démontré que ces chapitres ne sont point vrais? Le premier chapitre de la Genèse déclare que Dieu créa notre terre et en disposa toutes les parties dans un ordre parfait durant la période de six jours.

Le second chapitre de la Genèse déclare que Dieu se reposa au septième jour de toute son œuvre qu'il avait faite, et qu'il mit ce jour à part, en mémoire de son repos. Mais certains géologues prétendent que la création et l'agencement de notre terre occupèrent une période de temps si grande qu'elle mérite presque le nom d'âges infinis. Il n'a pas fallu six jours, dit le géologue, mais d'innombrables millions d'années, pour la formation de notre terre. La géologie doit être vraie, dit-on, car son histoire est écrite sur les roches de la terre et si la Bible ne s'accorde pas avec la géologie, alors elle est d'autant dans l'erreur. Or, demandera-t-on, devons-nous renoncer à la science de la géologie afin de croire à la Bible? Comment pouvons-nous mettre en doute le grand nombre de faits que la géologie présente d'une manière si claire? Nous pouvons répondre qu'il n'y a point de contradiction entre la Bible et les faits que nous révèle la géologie. Mais nous devons distinguer entre les *faits* de la géologie et les *théories* que les géologues ont inventées pour rendre compte de ces faits.

Par exemple, c'est un fait que la surface de notre terre, à la profondeur de 20 à 25 kilomètres est stratifiée, c'est-à-dire qu'elle est composée de strates ou couches de terre et de rochers, chaque couche étant d'une grande épaisseur. On a pu mesurer la profondeur des strates par le moyen des changements que les bouleversements de la terre ont causés dans la disposition des couches, qu'ils ont parfois amenées à la surface du globe. Et nous savons que les strates de la terre ont été formées depuis la création, parce qu'on trouve dans ces couches des restes de plantes et d'animaux appelés fossiles. Ce sont là des faits géologiques. Mais lorsque le géologue a découvert ces faits, il commence à inventer des théories concernant l'origine de ces stratifications. Il se demande combien de temps il faudrait, d'après ce que nous voyons se passer autour de nous, pour former sur la surface de la terre une autre strate ou couche semblable à celles qui sont déjà formées. Il conclut que des millions d'années seraient nécessaires pour la formation de cette nouvelle couche et, se basant là-dessus, il déclare qu'il a fallu d'innombrables millions d'années pour former les couches existant déjà. Son erreur consiste à supposer que les couches terrestres furent formées, non par de puissants bouleversements de la nature, mais par des forces pareilles à celles que nous voyons à l'œuvre dans les océans qui tendent à se remplir de la poussière et du gravier que les eaux entraînent des montagnes. Mais on doit bien se rappeler qu'une telle théorie est entièrement fondée sur des suppositions; et que lorsque les hommes disent que six jours ne purent suffire à la formation de la terre mais qu'il fallut des âges infinis pour accomplir une telle œuvre, ils ne parlent point d'après l'autorité des faits géologiques, mais s'appuient entièrement sur l'autorité de théories qui ont été inventées pour rendre compte de ces faits.

Dans notre prochain numéro, nous reprendrons, Dieu voulant, la suite de ce sujet.

DIFFICULTÉ DE L'ŒUVRE MISSIONNAIRE.

PREMIÈRE PARTIE.

Discours prononcé par le Rév. EDWARD WHITE de Londres.

La vie d'une société missionnaire a, comme la vie humaine, ses moments de joie, de même que ses heures de découragement. Il est des années où une assemblée missionnaire est semblable à une revue après une grande victoire. D'autres fois elle ressemble plutôt à un conseil de guerre tenu au milieu des dangers d'une campagne difficile. C'est une erreur de faire dépendre toutes nos inspirations de rapports encourageants. Le rapport fait par de la majorité, les dix espions, était, à sa façon, aussi utile que celui de la minorité. Il n'y a certainement rien de tel qu'un coup d'œil général jeté sur les difficultés—un regard sur les Philistins, sur les villes «fermées de murailles fort grandes» et sur les «géants devant lesquels nous ne sommes que comme des sauterelles»—pour nous renvoyer à notre vraie Force, dans la foi de Caleb et de Josué. Nous pouvons les vaincre! Leur force les a abandonnés! Le Seigneur est avec nous! Ne craignons point!

Permettez-moi donc de jouer pendant quelques moments le rôle des dix espions et d'essayer, si ce n'est de vous effrayer, au moins de vous rappeler l'œuvre qui demeure à accomplir dans un monde de 1,400 millions d'âmes, dont la majorité est encore idolâtre ou adhère à de fausses religions. Cela nous disposera de nouveau à nous occuper des conditions et des méthodes d'une lutte efficace et divine. Qu'essayons-nous d'accomplir par ces missions? Rien moins que de changer les croyances, les opinions, les caractères, les anciennes coutumes de l'humanité à travers l'Asie presque entière et l'Afrique, et à éveiller chez nous, en faveur de peuples d'autres couleurs et d'autres langues, que nous n'avons jamais vus, un vivant intérêt par rapport à un monde spirituel encore plus complétement invisible et inconnu. Pensons à ce que renferme un tel plan, de changer les nations, les habitudes de l'humanité. Que celui qui n'a jamais fait l'expérience, par parole ou par écrit, d'essayer de changer une seule croyance importante, ou une opinion, ou un principe, chez un homme intelligent, nous dise ce qu'il pense de son succès en général. N'est-ce pas pour nous le plus rare des événements de réussir à persuader un homme d'une chose par une suite d'arguments? Pourquoi, même dans notre pays, ce pays de justice et de logique—dans nos Conseils d'Etat—dans la presse politique et celle qu'on nomme par courtoisie presse religieuse, est-il presque impossible de présenter honnêtement et correctement une cause adverse, qui heurte les habitudes et la manière de voir en politique ou en religion? C'est qu'il y a derrière un parti, une école, une multitude. Vous raisonnez non avec un individu, mais avec une armée. Il en est de même dans la propagation du christianisme. Combien de fois ne lisons-nous pas dans le Nouveau Testament que les apôtres disputaient dans la synagogue ou sur les places publiques? Mais la manière de raisonner ou de disputer, comme elle se pratique en général dans le monde, n'est guère que l'art de ne pas comprendre; c'est, dans le fait, celui de défigurer et de dénaturer. Un controversiste espagnol s'écriait: «O puissances qui présidez sur la controverse, donnez-moi un adversaire qui me comprenne!» Il eût pu ajouter avec plus de raison «qui *désire* me comprendre!» Il en est ainsi des païens instruits. Des milliers de Chinois, d'Indiens, d'Orientaux intelligents et instruits ne désirent pas vous comprendre exactement. Vous luttez contre la puissance colossale du monde païen instuit, puissance qui a l'habitude de pervertir et de dénaturer la vérité. Mais ce n'est pas encore le pire de tout. Il est même encore plus difficile d'émouvoir, ou convaincre, ou convertir un esprit ignorant, rempli de superstitions païennes et obstinées, dont la religion se compose d'un mélange de coutumes fantasques, d'abominables vices et de terreurs imaginaires. Un homme qui n'a jamais raisonné ce qu'il croit ne peut être arraché à sa foi par le raisonnement. Il n'y a rien dans son esprit que vous puissiez saisir. Lorsque les hommes commencent à douter de leurs vieilles superstitions, comme en Italie, en France, au Bengal, au Japon,—même si, lorsqu'ils commencent à raisonner, semblables aux Pharisiens, ils se lancent presque directement dans des raisonnements faux—il y a cependant, pour peu qu'ils «commencent à raisonner», un faible espoir qu'ils raisonneront avec justesse quelque jour; et s'ils ont réussi à douter de Jagernat ou de la Papauté, ils peuvent finir par croire la vérité. Mais convertir un monde de païens qui ne raisonnent pas, c'est la plus imprenable des forteresses à attaquer, pour un

christianisme rationnel et scripturaire. Et lorsque l'on considère que, dans cette vaste Asie, où vivent 800 millions d'hommes non chrétiens, le climat, les croyances populaires à la fatalité, l'antiquité, le despotisme des gouvernements, tout plonge le peuple dans la torpeur, tandis que l'orgueil de la race les porte à regarder tous les intrus comme des «démons étrangers,» chacun doit voir que la conversion réelle d'un Asiatique par la persuasion ou par la conduite d'un missionnaire étranger est un des événements les plus merveilleux du monde moral. Mais ce n'est pas tout. Le christianisme lui-même, orsqu'il est fidèlement énoncé, est un tissu de contradictions pour les conceptions naturelles de l'homme en matière de religion. C'est «la folie de la prédication.» C'est une doctrine de salut, non par les mérites d'un homme, car il est transgresseur de la loi, mais par les mérites d'une autre personne; non par la loi, mais par la grâce; non par ce qui est splendide, ou raisonnable, ou probable, mais par la croix de Christ, c'est-à-dire par la honte du gibet, la peine de la roue et du pilori, tout cela réuni en un supplice, que l'on dit avoir été infligé il y a près de 2000 ans à un charpentier de Nazareth, en Galilée, qui était le fils d'une vierge et une incarnation de la Divinité.

Mais il est impossible que l'Asie bouddhiste et mahométane *puisse* croire en cela à moins que Dieu ne le leur révèle par une «démonstration de son Esprit et par sa puissance.» Et pensez encore que la vraie prédication de l'Evangile est la représentation perpétuelle de cette crucifixion de Christ, non-seulement comme fait historique ouvertement déclaré, non-seulement comme la base d'une propitiation, mais comme une chose qui doit être perpétuellement répétée dans la vie de ses disciples, du missionnaire et de ses convertis. Ils doivent «être crucifiés avec Christ.» Ils doivent être prêts à «mourir au monde» et à mourir pour le Seigneur; ils doivent être prêts à devenir le «rebut du monde»; ils doivent, comme Christ, marcher contre le feu croisé des Pharisiens et des Saducéens, les défenseurs des traditions, et les incrédules pleins d'eux-mêmes qui voudraient ne croire en rien s'ils le pouvaient; de sorte qu'à chaque pas, ils doivent combattre de chaque côté, «avec les armes de la justice qu'on tient de la main droite et de la gauche.» Ils doivent aller fréquemment au-devant de grandes privations, de périls et de dangers, comme notre cher Griffith John, traversant dernièrement ce lac intérieur pour porter l'Evangile à Hunan, province chinoise habitée par d'arrogants païens—accomplissant le même exploit valeureux qu'accomplit il y a quelques années mon ami M. Evan Bryant, maintenant au milieu de nous. Et cette guerre doit être poursuivie lorsque la division est dans les rangs des Chrétiens. Léon XIII dit que le Dr. Moffat n'était pas proprement autorisé à prêcher l'Evangile! Les pères jésuites engagent le gouvernement français à arrêter et à détruire vos efforts à Madagascar. C'est comme si vous étiez attaqués à l'arrière par votre propre réserve, tandis que vous combattez à la tête. En outre, vous savez que la conversion des païens est suivie presque partout de troubles, de persécutions, de désunion dans la famille ou la tribu, souvent de pertes, de découragement et de mort même. Quelquefois des chrétiens «civilisés» comme les Bœrs d'Afrique, avides de territoire, sont capables d'attacher une douzaine de Bechouanas chrétiens avec des cordes et de tirer sur eux. Enfin, rappelez-vous deux faits très-graves: 1. Qu'en Asie les femmes ne peuvent être placées sous l'influence de l'Evangile que par le moyen de femmes missionnaires. 2. Que toutes les difficultés *visibles* sont organisées et dirigées par une «puissance de l'air», une troupe d'esprits infernaux d'une énergie terrible et d'une haine sans relâche pour l'humanité, qui agissent depuis les mondes invisibles.

Maintenant le succès couronnera-t-il nos efforts missionnaires, si nous pensions que c'est une entreprise facile, qui peut s'accomplir avec un sage emploi des finances et en accordant une bonne éducation à nos missionnaires? N'est-il pas évident que du commencement à la fin «l'efficace de la puissance doit venir de Dieu et *non pas de nous*»? Ceci m'amène à vous parler quelques moments de l'espèce de missions qui seule peut briser toute cette résistance. Or les missions que nous envoyons pour conquérir ces difficultés sortent du milieu de nous et participent à notre faiblesse et à notre force. Toutes les discussions qui affaiblissent la foi chez nous, l'affaiblissent au-dehors. L'insouciance chez nous conduit à l'insouciance au-dehors. L'indifférence et les compromis chez nous amènent les mêmes maux désastreux au-dehors. Supposez donc qu'au lieu d'être des Anglais christianisés, nous soyons Bouddhistes ou Brahmanes, fermes dans nos philosophies, nos religions et nos coutumes. Si des Chinois ou des Indiens débarquaient à Liverpool ou à Londres pour nous convertir au christianisme, dans quelle condition devraient-ils être pour réussir? Avant tout, nous exigerions de ces missionnaires une foi évidente et ferme aux choses qu'ils nous annonceraient. Dieu agit par des agents visibles. Il produit en partie la foi en nous par la contagion de la foi des autres hommes. Si ces missionnaires chinois nous apportaient le christianisme sans jamais parler avec une conviction passionnée de son côté terrible ou joyeux, mais d'une manière toute formelle, comme dans une sorte d'agréable rêverie, ou s'ils annonçaient ouvertement qu'il y avait des difficultés relatives à la destinée des hommes après la mort, et que, quoique chaque missionnaire eût son opinion particulière à ce sujet, l'unité d'action exigeait que l'on cachât en partie sa conviction et que l'on supprimât des croyances définies et toute déclaration dogmatique, pensez-vous que nous, peuple anglais, nous nous soucierions d'écouter de telles frivolités? Nous dirions à ces missionnaires: «Décidez ces questions pour vous-mêmes, avant d'essayer de changer nos convictions.» Il n'y a que des motifs puissants qui puissent réveiller la conscience des païens, les amener encore à Christ et les arracher à leur paganisme. Ces deux motifs (comme au temps du Nouveau-Testament) sont la crainte du Jugement à venir et l'assurance du pardon immédiat par Christ le Sauveur. Il est tout à fait en dehors de la vérité de dire que vous n'êtes pas envoyés pour prêcher une religion de terreur mais d'amour. Vous êtes envoyés pour prêcher l'une et l'autre, et à moins de prêcher toutes les deux, vous êtes de «faux apôtres» des serviteurs infidèles, des traîtres aux âmes des hommes.

ARRIVÉE DU PASTEUR WHITNEY.

NOUS avons annoncé il y a quelque temps que la Conférence Générale des Adventistes du Septième Jour d'Amérique avait décidé d'envoyer en Europe M. le pasteur B. L. Whitney de Rome, New-York, pour y travailler à notre œuvre. Nous sommes heureux de pouvoir annoncer qu'il vient d'arriver en bonne santé avec sa famille. Disons que M. Whitney est un ministre digne de l'estime et de la confiance de tous. Nous rendons grâces à Dieu de l'arrivée opportune de notre frère, et nous prions le Seigneur qu'il lui accorde de pouvoir accomplir une grande œuvre pour la cause de Christ.

«LA TEMPÉRANCE.»

Bulletin de la Société Française de Tempérance, Association contre l'Abus des Boissons alcooliques, reconnue d'utilité publique par décret du 5 février 1880.—Secrétariat général: 6, rue de l'Université, à Paris.—Trésorier: 5, rue Bridaine, à Batignolles-Paris.

Nous avons reçu l'excellent bulletin de ce trimestre. Il contint comme toujous des articles très-intéressants, parmi lesquels nous mentionnons les suivants: Allocution prononcée par M. le Dr. Jules Bergeron; rapport sur la situation morale et financière de la Société, par M. le Dr. Lunier; rapport de la Commission des récompenses, par M. le Dr. Mottet.

AVIS.—Ce numéro des SIGNES se trouve être retardé par suite de la grave maladie du rédacteur qui souffre depuis quatre ans d'une grave affection des poumons; il semble maintenant certain qu'il sera obligé de remettre prochainement la direction entière des SIGNES DES TEMPS en d'autres mains

LES journaux sont pleins de l'effrayante nouvelle d'un tremblement de terre qui a ravagé une partie de l'île d'Ischia près de Naples, dans la nuit du 29 au 30 juillet. On compte 5000 victimes, dans ces mêmes lieux qui ont été témoins d'une pareille catastrophe le 4 mars 1881. Ceci n'est-il point un avertissement de la Providence?

NOTRE HUITIÈME ANNÉE.

NOUS commençons avec ce numéro la huitième année de notre journal. Nous ferons tout ce qui sera en notre pouvoir pour rendre ce volume plus instructif et plus intéressant qu'aucun des volumes précédents. Nous ne cesserons de proclamer l'importante vérité de l'approche de l'avénement de notre Seigneur Jésus-Christ, et nous ferons tout notre possible pour amener chacun à se préparer pour ce grand événement. Nos efforts constants tendront à engager les hommes à étudier pour eux-mêmes et avec soin toutes les parties de l'Ecriture Sainte. Nous remplirons les colonnes de notre journal des meilleurs articles que nous pourrons nous procurer sur les sujets bibliques les plus importants. Nous espérons continuer nos études des prophéties les plus frappantes de la Bible. Le sujet de l'immortalité en Christ attirera encore notre attention. Nous nous efforcerons aussi de travailler contre l'usage des boissons enivrantes de toutes sortes et contre l'usage du tabac. Nous soutiendrons toujours ardemment le devoir d'obéir aux commandements de Dieu, spécialement au quatrième, qui a été si longtemps traîné dans la poussière. Le retour d'Israël en Terre Sainte fera aussi le sujet d'une étude spéciale. Nous espérons créer un département spécialement destiné aux Ecoles du Sabbat, qui contiendra des leçons et des instructions très-dignes d'étude pour chacun. Nous chercherons constamment à rapporter les événements qui seront dignes d'être regar-

dés comme signes des temps. Nous ne cesserons de prêcher Christ aux pécheurs, et nous inviterons toujours ceux qui portent le nom de Christ à se retirer de toute iniquité.

Nous invitons instamment tous ceux qui lisent cet article à nous aider de leur concours dans l'accomplissement de cette œuvre, soit en priant le Seigneur en notre faveur, soit en renouvelant leur abonnement et en recommandant notre journal à tous leurs amis et connaissances.

Correspondance.—M. A. H., Canton de Vaud. Nous espérons répondre à vos questions dans notre prochain numéro.

Baptême.—Sabbat, 30 juin, M. le pasteur J. Erzenberger a baptisé huit personnes dans une petite rivière proche de notre ville. Ce fut une occasion bénie et pleine d'intérêt pour notre église. Nous espérons que d'autres seront baptisés prochainement.

Le Sabbat Chrétien ou le Jour du Repos sous l'Evangile.—Etude Scripturaire par M. E^le^ Guers. Chez E. Béroud & C^ie^, Genève.

L'objet de ce traité est de montrer que le Sabbat a été changé du septième au premier jour par autorité divine. Aussitôt que l'espace et le temps nous le permettront, nous espérons donner ses principaux arguments et les raisons qui nous les font envisager comme entièrement insuffisants à soutenir le changement du Sabbat au premier jour. L'auteur essaie d'étayer ses arguments en citant les pères de l'Eglise; mais plusieurs de ces citations ne supportent pas l'examen, comme nous l'avons montré dans les précédents numéros des SIGNES DES TEMPS et comme nous aurons encore l'occasion de le démontrer.

ENTRÉE DE JÉSUS A JÉRUSALEM.

PAR MME. E.-G. WHITE.

PREMIER ARTICLE.

Au premier jour de la semaine Jésus se remit en route du côté de Jérusalem, afin d'y célébrer la fête de Pâque. Beaucoup de gens qui s'étaient rendus à Béthanie pour le voir l'accompagnaient, désireux d'être témoins de son entrée à Jérusalem. Toute la nature semblait se réjouir; les arbres étaient revêtus de verdure et de fleurs qui répandaient leur doux parfum dans les airs. Une multitude de gens étaient en route pour la ville, où ils désiraient fêter la Pâque. Ils grossissaient continuellement la foule qui accompagnait Jésus. Christ envoya deux de ses disciples pour lui amener un ânon, le poulain d'une ânesse, afin qu'il entrât à Jérusalem sur cette monture. Il n'y avait qu'une petite distance, et comme il avait toujours préféré faire ce chemin à pied, les disciples étaient étonnés qu'il voulût s'y rendre de cette manière. Mais l'espérance remplit leurs cœurs de la pensée joyeuse que Jésus allait entrer dans la capitale pour se faire proclamer Roi des Juifs et déclarer son pouvoir royal. Pendant qu'ils étaient en route, les disciples communiquèrent leurs espérances ardentes aux amis de Jésus, et l'excitation se répandit au près et au loin, de telle sorte que le peuple s'attendait aux plus grandes choses.

Jésus choisit un ânon sur lequel personne n'était encore monté. Les disciples, dans un joyeux enthousiasme, étendirent leurs vêtements sur l'ânon et firent monter leur Maître. A peine y fut-il assis, qu'un grand cri de triomphe remplit les airs et que la multitude le saluait comme le Messie, leur Roi. Jésus accepta alors un hommage qu'il n'avait jamais permis auparavant et ses disciples y virent une preuve que leurs espérances joyeuses allaient se réaliser et qu'ils allaient voir leur Maître proclamé Roi d'Israël dans Jérusalem. Tous étaient heureux et émus. Ils lui rendaient hommage à l'envi les uns des autres. Ils ne pouvaient faire un grand déploiement de pompe et de splendeur, mais ils lui rendaient l'adoration des cœurs heureux. Ils ne pouvaient lui offrir des dons précieux, mais ils étendaient leur vêtement de dessus comme un tapis sur son passage, et ils répandaient des branches et des feuilles d'oliviers et de palmiers sur son chemin. Ils ne pouvaient conduire la procession triomphale avec des étendards royaux, mais ils coupaient des branches de palmiers, emblèmes de la victoire, et les agitaient au-dessus d'eux en poussant des acclamations et des hosannas qui remplissaient les airs.

A mesure qu'ils avançaient, la multitude de ceux qui avaient entendu parler de l'arrivée de Jésus et se hâtaient de rejoindre la procession s'accroissait continuellement. Les spectateurs qui se mêlaient constamment à la foule demandaient: «Qui est celui-ci? Que signifie tout ce mouvement?» Tous avaient entendu parler de Jésus et s'attendaient à le voir à Jérusalem; mais ils savaient que jusque là il avait toujours refusé de recevoir les honneurs royaux et ils étaient bien étonnés d'apprendre que c'était lui. Ils se demandaient ce qui avait pu opérer ce changement en Jésus qui avait déclaré que son royaume n'était point de ce monde.

Pendant qu'ils s'étonnaient et questionnaient, la foule empressée couvrit leurs voix de longs cris de triomphes qui se répétèrent et s'étendirent jusqu'aux collines et aux vallées d'alentour. Puis la procession fut rejointe par une foule de gens qui, ayant entendu parler de cette démonstration, sortaient de Jérusalem à la rencontre du Sauveur pour l'emmener dans la ville. Parmi la grande assemblée d'Hébreux venus pour célébrer la Pâque, des milliers viennent accueillir Jésus dans leur ville. Ils le saluent en agitant des branches de palmier et en faisant éclater des chants sacrés. Les sacrificateurs dans le temple sonnent la trompette pour le service du soir; mais il en est peu qui répondent à leur avertissement et les principaux alarmés se disent les uns aux autres: «Tout le monde va après lui.» Jusqu'à ce moment-là de sa vie terrestre, le Sauveur avait refusé de recevoir tout honneur royal et avait résolument découragé toute tentative de l'élever au trône. Mais c'est avec intention que Jésus voulut alors attirer l'attention publique sur le Rédempteur du monde. Il était près du moment où sa vie devait être offerte en rançon pour l'homme coupable. Quoiqu'il dût bientôt être trahi et attaché à la croix comme un malfaiteur, il voulait pourtant entrer à Jérusalem, le lieu de son prochain sacrifice, accompagné des démonstrations de joie et d'honneur appartenant à la royauté, afin de préfigurer faiblement la gloire de sa venue du ciel comme roi de Sion.

Jésus avait l'intention d'attirer l'attention sur le sacrifice qui devait couronner sa mission dans un monde déchu. Ils étaient assemblés à Jérusalem pour célébrer la Pâque, tandis que lui, l'Agneau antitype, par un acte volontaire, se mettrait lui-même à part comme une oblation. Jésus comprenait qu'il était nécessaire que l'Eglise, dans les âges futurs, fît de sa mort pour les péchés du monde, le sujet sérieux de ses pensées et de son étude. Chaque fait s'y rapportant devait être parfaitement vérifié et ne laisser aucun doute. Il était donc nécessaire que les yeux du peuple fussent dirigés sur lui, afin que les démonstrations qui précédèrent son grand sacrifice fussent telles qu'elles appelassent sur lui-même l'attention de chacun. Après une démonstration telle que celle dont on fut témoin à son entrée à Jérusalem, tous les yeux devaient suivre son rapide progrès jusqu'à son sacrifice final.

Les événements frappants qui se rattachent à cette entrée triomphale devaient courir de bouche en bouche et rappeler Jésus à tous les esprits. Après sa crucifixion, ces événements seraient rattachés à ses souffrances et à sa mort; on étudierait les prophéties qui révèleraient le fait qu'il était certainement le Messie; et des convertis à la foi de Jésus seraient multipliés par tous les pays. Dans cette scène triomphante de sa vie terrestre, le Sauveur aurait pu apparaître escorté par les anges du ciel et annoncé par les trompettes de Dieu, mais il demeura fidèle à la vie d'humiliation qu'il avait acceptée, portant le fardeau de l'humanité jusqu'à ce qu'il eut donné sa vie pour la vie du monde.

Ce jour qui paraissait aux disciples le plus beau de leur vie aurait été obscurci par de sombres nuages s'ils avaient su que cette scène d'allégresse n'était que le prélude des souffrances et de la mort de leur Maître. Quoiqu'il leur eût parlé à fois réitérées de son sacrifice certain, ils oublièrent dans le joyeux triomphe du présent ces tristes paroles et ne considéraient plus que son règne glorieux sur le trône de David. Comme la procession recevait continuellement de nouveaux membres et que, sauf peu d'exceptions, tous ceux qui s'y joignaient s'inspiraient de la joie de la foule et unissaient leurs hosannas à ceux qui retentissaient déjà, leurs cris joyeux éclataient, répétés par l'écho, de colline en colline et de vallée en vallée. On entendait partout: «Hosanna au Fils de David!» C'était comme si toute cette multitude de gens se répondaient les uns aux autres, se rappelant à l'envi un passé prophétique.

Beaucoup de Pharisiens furent témoins de cette scène et, brûlant d'envie et de malice, ils cherchèrent à détourner le courant populaire. Ils employèrent toute leur autorité pour réprimer l'enthousiasme du peuple; mais toutes leurs exhortations et leurs menaces furent vaines. Craignant que cette multitude, dans la force du nombre, n'élevât Jésus au titre de roi, à bout de ressources, ils percèrent la foule et accostèrent Jésus avec des paroles de reproches et de menaces: «Maître, reprends tes disciples.» Ils disaient qu'une démonstration si bruyante et si excitante était illégale et qu'elle serait condamnée par les autorités. Mais les paroles de Jésus réduisirent au silence leurs ordres hautains: «Je vous dis que si ceux-ci se taisent, les pierres mêmes crieront.» Luc 19:40.

Dieu lui-même, dans sa providence, avait arrangé l'ordre des événements qui se passaient alors; et si les hommes n'avaient pas accompli son divin plan, il aurait prêté la voix aux pierres inanimées et elles auraient accueilli son Fils avec des acclamations de joie. Cette scène avait été révélée en vision prophétique aux saints prophètes des anciens jours, et l'homme était impuissant à détourner les desseins de Jéhovah. Comme les Pharisiens se retiraient, les paroles de Zacharie furent répétées par des centaines de voix: «Réjouis-toi extrêmement, Jérusalem; voici ton roi viendra à toi, juste et sauveur, humble, et monté sur un âne, et sur le poulain d'une ânesse.» Zach. 9:9.

Les Signes des Temps

Le Septième Jour est le repos de l'Eternel, ton Dieu.

BALE (SUISSE), JUILLET 1883.

SOMMAIRE.

Articles Variés. PAGE

Luther à Wittemberg 193
Signes Célestes de l'Approche du Grand Jour . 194
Le Retour d'Israël en Terre-Sainte, etc. . . 196
Difficulté de l'Œuvre missionnaire. 205
Entrée de Jésus à Jérusalem 207

Tempérance.

Notre Plaie nationale 197

A la Jeunesse.

Histoire de Jules-César—Triomphe final de Sylla . 197
Vie de John Nelson un des Collaborateurs de John Wesley. 198

Articles des Rédacteurs.

Communion avec Dieu 200
Zacharie le Prophète—Explication du Chapitre X—Dieu encourage les Hébreux, encore captifs, à retourner en Terre Sainte 200
Le Second Avement de Christ sera-t-il Silencieux et Invisible? 201
Pensées Critiques et Pratiques sur le Livre de Daniel—Explication du Chap. XI:43-45—Prophétie littérale 202
Le Conditionalisme et les Saintes Ecritures . . 203
Les Six Jours de la Création 204
Le Premier Jour de la Semaine fut un Jour ouvrable dans la Primitive Eglise 208

Notes.

Arrivée de M. le past. Whitney - La Tempérance - Avis - Avis important - Notre Huitième Année - Correspondance - Baptême - Le Sabbat Chrétien ou le Jour du Repos sous l'Evangile . . 206—208

LE PREMIER JOUR DE LA SEMAINE

—FUT—

UN JOUR OUVRABLE DANS LA PRIMITIVE EGLISE.

LE premier jour de la semaine est observé comme jour de repos par beaucoup de chrétiens; mais Dieu n'a jamais commandé aux hommes de s'abstenir de travailler en ce jour. Pourtant il leur a commandé de se reposer de leur travail au jour qu'Il employa comme jour de repos, à l'époque de la création. Pourquoi les hommes se reposent-ils le premier jour de la semaine, lorsque Dieu a commandé qu'on se reposât le septième jour? La vraie raison pour laquelle les hommes agissent ainsi, c'est qu'on leur a enseigné dès l'enfance que c'est un devoir de faire cela, et qu'on leur a aussi enseigné que l'Eglise Chrétienne, depuis le temps des apôtres, a toujours observé le premier jour de la semaine comme jour de repos. La tradition et la coutume ont ainsi fait paraître ce jour sacré à leurs yeux, quoique Dieu n'ait jamais commandé qu'on le regardât comme un jour qu'il eût sanctifié.

C'est donc une chose de première importance pour ceux qui sont dirigés par cette tradition et non par le 4me commandement, que nous recherchions soigneusement si le premier jour de la semaine a toujours été observé dans l'Eglise chrétienne comme un jour de repos. Chacun sait qu'il n'existe aucun commandement divin ou apostolique ordonnant de se reposer de son travail au premier jour de la semaine. Bien des personnes savent aussi que la première loi humaine en faveur du premier jour de la semaine fut promulguée par Constantin en l'an 321. Mais il n'y a que peu de personnes qui sachent qu'avant l'époque de Constantin le premier jour de la semaine était un jour de travail ordinaire dans l'Eglise chrétienne, excepté durant les heures où ils célébraient un culte. Or l'étude la plus attentive des écrits des pères vivant durant les trois premiers siècles, démontre qu'ils n'avaient aucune idée que ce fût un devoir chrétien de s'abstenir de tout travail au premier jour de la semaine. Ce jour devint peu à peu un jour de fête chrétienne pendant lequel devaient s'accomplir certains services religieux. Mais jamais ce jour ne fut regardé comme un Sabbat, c'est-à-dire que jamais 'on ne le regarda comme un temps sacré qu'un travail ordinaire eût profané; et aucun des Pères de l'Eglise, durant cette périod ne donne à entendre que ce jour possède quelque autorité divine ou apostolique comme jour sacré.

L'observation de ce jour comme jour de repos a pour unique source d'autorité l'édit de Constantin. Lisons maintenant cet édit qui est dans le même rapport avec le premier jour de la semaine que le quatrième commandement ne l'est avec le septième jour. Cet édit est daté du 7 mars 321 et est conçu en ces termes:

«Que tous les juges et les gens des villes et ceux qui sont occupés à toutes sortes de métiers se reposent au vénérable jour du soleil; mais que les habitants de la campagne vaquent librement et en toute sûreté aux travaux de l'agriculture, parce qu'il arrive souvent qu'aucun autre jour n'est aussi propice pour semer la graine et planter la vigne, de crainte que le moment critique étant passé, on ne perde les avantages accordés par le ciel. Donné le septième jour du mois de mars. Crispus et Constantin étant consuls, chacun d'eux pour la seconde fois.»

Il est certain que cet édit permettait pleinement d'accomplir toutes sortes de travaux agricoles pendant le premier jour de la semaine; et nous savons que les cultivateurs du sol formaient la grande majorité de la population. Lisez le témoignage de Mosheim, historien allemand distingus, écrivant concernant l'effet de cet édit dans l'Eglise chrétienne: «Le premier jour de la semaine, qui était le temps ordinaire, fixé pour les assemblées des chrétiens, fut, en conséquence d'une loi spéciale, décrétée par Constantin, observé avec une plus grande solennité qu'auparavant.» — *Histoire Ecclésiastique*, Quatrième siècle, 2me Partie, chap. 4.

Cette loi interdisait aux marchands et aux artisans de s'occuper de leurs affaires ordinaires, mais elle donnait toute permission au fermier de continuer son travail pendant le premier jour. Mais Mosheim dit que cela fit observer le premier jour avec une plus grande solennité qu'il ne l'avait été auparavant, ce qui montre qu'avant le temps de Constantin, c'est-à-dire pendant les trois premiers siècles, le premier jour de la semaine n'était point un jour où l'on s'abstînt de travailler chez les chrétiens de cette époque, car tout le monde travaillait ce jour-là.

J. Taylor, évêque éminent de l'église d'Angleterre, vivant au 17me siècle, et un homme qui regardait le premier jour de la semaine comme le jour du Seigneur, écrivait ce qui suit: «Les premiers chrétiens faisaient toutes sortes d'ouvrages pendant le jour du Seigneur, même au temps de la persécution, lorsqu'ils étaient le plus stricts à observer tous les commandements divins; mais dans ce cas, ils savaient qu'il n'y en avait aucun, c'est pourquoi, lorsque Constantin eut promulgué un édit défendant de travailler au jour du Seigneur, il excépta et permit encore tous les travaux agricoles ou champêtres, quels qu'ils fussent.»—*Ductor Dubitantium*, 1re Partie. Livre 2, Chap. 2.

Sir William Domville dit: «Il s'écoula bien des siècles de l'ère chrétienne, avant que le dimanche fût observé comme un Sabbat. L'histoire ne nous fournit pas une seule preuve ou indication qu'il fût observé comme tel avant l'édit de Constantin, l'an 321.» *Examen des Six Textes*. Page 291, Le savant Morer nous dit dans son ouvrage sur le jour du Seigneur, page 233, que les chrétiens, pendant les trois premiers siècles, «ne quittaient leurs travaux que pendant la durée du service divin.» Le premier jour de la semaine n'était donc point un jour où l'on s'abstînt de travailler chez les premiers chrétiens. Nous montrerons, Dieu voulant, dans notre prochain numéro, que l'édit de Constantin qui occasionna un si grand changement dans l'observance de ce jour était une loi payenne et non une loi chrétienne.

AVIS IMPORTANT.

Nous invitons respectueusement tous nos lecteurs dont l'abonnement est expiré, de bien vouloir le continuer pendant l'année qui s'ouvre. Nous sommes assurés que tous nos abonnés ont trouvé dans nos colonnes des matières d'une valeur et d'un intérêt tels qu'ils ne voudront point se priver des visites mensuelles des SIGNES.

Avec notre numéro de septembre, nous prendrons le remboursement de l'abonnement de tous ceux qui, à cette date, ne l'auront pas encore renouvelé, et nous espérons qu'aucun de ceux qui ont coopéré à notre œuvre dans le passé en se faisant inscrire au nombre de nos abonnés, ne se sépareront de nous. Chacun trouvera la date de l'expiration de son abonnement sur la bande de son adresse.

Les Signes des Temps

JOURNAL RELIGIEUX, MENSUEL

PUBLIÉ PAR LA

Société des Adventistes du 7me Jour.

Ce Journal traite les Sujets suivants:—

ACCOMPLISSEMENT des Prophéties nous amenant à la Fin des Temps.—Il enseigne l'Obéissance aux Commandements de Dieu et la Foi en Christ.—Second Avénement de Christ et Phénomènes précédant sa Venue.—Nature de l'Homme et sa Destinée Finale.—Jugement.—Vie à Venir.—Histoire Ancienne au Point de Vue Biblique.—Tempérance.—Il cherche à Corriger les Dogmes et les Erreurs introduits par l'Eglise Romaine dans le Christianisme, et à rétablir les enseignements Bibliques.

☞ Ce Journal sera envoyé GRATUITEMENT pendant 4 mois à toute personne qui en fera la demande.

Bureau des SIGNES DES TEMPS,
BALE, (Suisse).

CATALOGUE DES PUBLICATIONS FRANÇAISES.

LA SOCIETÉ DES ADVENTISTES DU SEPTIÈME JOUR tient en vente les brochures et les traités suivants:—

1.	Le Règne Millénaire.(*†)	16 pages	10 cts.
2.	Le Second Avénement; (*) Objet et Proximité de cet Evénement, et Manière dont il aura lieu.	32 pages	20 cts.
3.	Les Deux Trônes, (*) représentant le Royaume de la Grâce et le Royaume de la Gloire.	32 pages	20 cts.
4.	Le Jugement, (*) Ou les Enseignes de Daniel conduisant vers la Sainte Cité. . .	16 pages	10 cts.
5.	Le Sanctuaire de la Bible. (*†) . .	20 pages	15 cts.
6.	Quel Jour Observez-vous et Pourquoi? (*)	8 pages	5 cts.
7.	Explication de Matthieu XXIV, Ou Signes frappants de la Seconde Venue de Christ. (Avec couverture)	56 pages	50 cts.
8.	Le Sabbat de la Bible. (†) . . .	32 pages	20 cts.
9.	Le Premier Message d'Apocalypse.(†)	16 pages	10 cts.
10.	Le Second « «	16 pages	10 cts.
11.	Le Troisième « «	32 pages	20 cts.
12.	Perpétuité des Dix Commandements.	40 pages	25 cts.
13.	Les Souffrances de Christ. (*) . .	32 pages	20 cts.
14.	Les Deux Lois. (*†)	16 pages	10 cts.
15.	La Loi et l'Evangile	16 pages	10 cts.
16.	Le Sabbat dans la Prophétie . . .	32 pages	20 cts.
17.	La Vérité Présente. (*)	24 pages	15 cts.
18.	L'Esprit de Prophétie. (*)	16 pages	10 cts.
19.	Le Mémorial du Créateur	16 pages	10 cts.
20.	Le Salut par Christ	16 pages	10 cts.
21.	Christ dans l'Ancien Testament. .	16 pages	10 cts.
22.	Pouvons-nous Savoir? (*†) . . .	8 pages	5 cts.
23.	L'Avénement de Christ, sa Nature et la Purification du Sanctuaire	48 pages	30 cts.
24.	Le Septième Jour.	8 pages	5 cts.
25.	La Fin est-elle Proche? (*) . . .	8 pages	5 cts.
26.	Le Sabbat de l'Eternel. (*†) . . .	16 pages	10 cts.
27.	L'Homme est-il Immortel? (*†). .	8 pages	5 cts.
28.	Le Serpent d'Airain, ou le Salut par Christ	16 pages	10 cts.
29.	La Septième Partie du Temps, etc.	32 pages	20 cts.

Les traités marqués d'un astérisque (*) sont aussi imprimés en allemand, et ceux qui sont marqués d'une croix (†) sont imprimés en italien.

☞ Adresser (franco): M. J.-N. ANDREWS, Bureau des Signes des Temps, Bâle (Suisse.)